XIX C,

CANADA

NATIONAL LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PR5526 R38H52
V.3 Reserve

829

HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE.

TROISIEME PARTIE.

HISTOIRE

D'ÈMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur FRENAIS.

TROISIEME PARTIE.

A PARIS,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Danemarck.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privil. du Roi.

HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXXXIII.

Miſs Bell Fermor à Miſs Lucie Rivers.

A Québec, ce 5 Mars.

ENCORE une abſence de votre frere, & ſans qu'on ſache où il eſt allé ! Cela eſt cruel. Je vous aſſure que nous en ſommes très-piquées. Il ne nous a pas même fait preſſentir qu'il partiroit.

Ce 6.

Je n'en reviens pas. Voici une nouvelle qui m'atterre. Votre frere a paſſé quelques jours pendant l'automne chez une certaine Madame Deſroches, qui demeure dans je ne ſçais quelle forêt, & il eſt allé, dit-on, ſe marier avec elle. Si cela eſt, j'abandonne tous les hommes pour jamais. Cette femme eſt riche, aimable, & on lui donne de l'eſprit : mais cela peut-il l'excuſer ?... N'eſt-ce pas de ſa part une cruauté exceſſive de s'être engagé toutes les affections d'une jeune perſonne par les attentions aſſidues qu'il a eues pour elle ? A quel homme eſt-il donc poſſible de ſe fier ? Il eſt vrai qu'il ne lui a jamais dit qu'il l'aimât : mais un homme d'honneur craint même de mentir des yeux, & les ſiens lui ont tenu mille fois un diſcours qui n'étoit pas équivoque.

Je ne puis vous exprimer à quel degré elle a paru confuſe, quand on lui a dit qu'il étoit allé chez Madame Deſroches .. mais lorſqu'on lui a fait entendre quel étoit l'objet de ſon voyage... je ne puis vous rendre les ſenſations qu'elle a éprouvées. J'ai été obligée de la faire ſortir de la chambre ; le ſecret de ſon ame auroit éclaté devant tout le monde. J'ai eu peur qu'elle ne s'évanouît.

A 8 heures, ce ſoir.

J'ai renvoyé tous ceux qui étoient ici, & j'ai pris le thé avec Emilie dans ſon appartement. A peine m'a-t-elle parlé... Elle me fait ſouffrir infiniment. Ah! ſi vous voyiez ſa pâleur, ſon air abbattu ! Elle voudroit retenir ſes larmes, mais elles mouillent à chaque inſtant ſes beaux yeux... Et c'eſt Rivers qui agit avec cette indignité ? Lui ?.. Ne s'eſt-il donc pas apperçu de ſa tendreſſe ? Elle étoit trop viſible.

9 Mars, à 10 heures.

Il ne donne toujours point de ſes nouvelles. On a ſçu par quelques Canadiens, qui ſont venus ce matin, qu'il étoit chez Madame Deſroches... Je n'ai oſé m'informer s'ils avoient dit quelque choſe de plus... Le bruit de ſon mariage, cependant, ſe fortifie... malgré cela je n'y ajoute pas une confiance qui puiſſe ne me point laiſſer de doutes... Il auroit pû, pour tant, nous dire où il alloit.

A minuit.

Je quitte ſon appartement. Je ne ſçais quelle idée le hazard m'a ſuggéré; mais Emilie, à cette occaſion, a, enfin, eu le courage de me parler ſur ce ſujet intéreſſant. » Si ce bruit ſe vérifie, dit-elle, je

» ſuis condamnée au malheur. Je » n'ai, cependant, pas le droit de » me plaindre du Colonel. Il ne m'a » jamais fait connoître qu'il eût » pour moi d'affection plus tendre » que celle de l'amitié; & ſi ma » vanité, mon amour-propre, ma » tendreſſe m'ont trompée, ce n'eſt » que moi ſeule que je dois blâ- » mer. »

Elle a ajouté que ſi Madame Deſroches pouvoit le rendre heureux, elle ſouhaitoit qu'il l'épouſât. Mais une larme a ſemblé contrarier en ce moment la généroſité de ce ſentiment.

Je vous l'avouerai, ma chere, & vous me le pardonnerez, ſans doute. Mon eſtime pour votre frere eſt ſenſiblement diminuée. Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans ce mariage : c'eſt là ce que Madame Melmoth vouloit dire lorſqu'elle

marquoit qu'il avoit un autre attachement.

Je l'ai dit, & je perſévére dans ma réſolution. Je commence à déteſter tous les hommes. Fitzgerald lui-même ne tient à rien. Si votre frere eſt coupable, je le congédie ſur le champ, point de quartier.

Il faut que Madame Melmoth connoiſſe mieux les hommes que nous autres folles de filles. Elle diſoit qu'il ne s'attachoit uniquement à Emilie que par vanité. Je vois qu'elle diſoit vrai. Sa conduite eſt odieuſe, cruelle! Un homme qui, par orgueil, ou pour occuper ſon oiſiveté paroît s'attacher ſans l'être, & ſéduit, par cette feinte indigne, le cœur d'une fille de mérite, & même de quelque femme que ce ſoit, eſt auſſi coupable à mes yeux que celui qui fait uſage d'une ſéduction plus criminelle.

Quel droit avoit-il d'ouvrir dans le ſein de la plus aimable des femmes une ſource de peines & de chagrins ? Il eût été le Monarque de l'Univers qu'elle le méritoit. Je peux ajouter qu'elle a ſacrifié ſon aiſance & même ſa fortune à la tendreſſe qu'elle a eue pour lui.

Je vous écris avec feu à ce ſujet ; mais le puis-je faire autrement ? Je craindrois, pourtant, que cela ne vous fît de la peine. Je ne vous aſſurerai plus que de la tendre amitié de votre amie

B. Fermor.

LETTRE LXXXIV.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Québec, ce 4 Mars.

JE vous parois, ſans doute, un homme bien ſingulier, ma chere Lucie... Je n'ai pû encore me réſoudre à me déclarer à Emilie quoique j'y ſois déterminé. Je veux encore différer cet aveu juſqu'au retour d'un voyage que je vais faire. Il y a ſur le derriere des terres de Madame Deſroches des cantons de terrein qui ne ſont point encore diſtribués, & j'ai envie de les aller voir. Ils ſont ſur le bord d'une belle riviere qui

tombe dans le fleuve, & l'on m'a dit qu'on pouvoit les cultiver à moins de frais que ceux que j'ai demandés au-deſſus du Lac Champlain. Je pourrois, peut-être, les préférer, quoique le climat ne ſoit pas ſi beau. J'achetero, en même temps, les terres de Madame Deſroches. La communicat on que cela me n neroit avec le fleuve tripleroit mon revenu.

Et puis-je trop deſirer de le voir augmenter? Voudrois-je rendre Emilie malheureuſe en la réduiſant à un état qui ſeroit au-deſſous de celui dont elle jouit aujourd'hui? Je réuſſirai, peut-êrre, par le plan que je me forme à lui procurer l'aiſance que je ſouhaiterois qu'elle eût. Je tâcherai alors à faire tourner ſon amitié dans une affection plus tendre & plus vive. Si elle

m'aime, elle ne regardera point le Canada comme un lieu d'exil ; j'en juge par moi-même. Mais ſi ſon cœur, à mon égard, n'eſt pas ſuſceptible d'un autre ſentiment que de celui de l'amitié, je ne balancerai pas ſur l'autre parti qui me reſte à prendre. Je retournerai auſſi-tôt en Angleterre, & nous nous retirerons, ma mere, vous & moi, à la campagne... Souvenez-vous des ſoins que vous m'avez offert d'y prendre ..

Mais pourquoi n'amenez-vous pas votre Emilie avec vous ? Je ſuis bien ſûre, chere Lucie, que vous me faites en vous même cette queſtion... Je ſuis preſque honteux de vous parler, à ce ſujet, ſans déguiſement. Mais telle eſt la foibleſſe humaine. Les préjugés que nous mépriſons le plus, ſont ceux qui

nous tyrannisent avec le plus de violence. Emilie a refusé une fortune brillante, & je ne peux pas soutenir l'idée qu'elle n'auroit pas un équipage convenable à sa naissance, ou, au moins, à la maniere dont elle a toujours vécu en Angleterre...

C'est, sans doute, là une folie; un orgueil mépriſable... Je le sçais: mais c'est une folie, c'est un orgueil que je ne puis vaincre.

Quelquefois, cependant, mon esprit s'éleve au-dessus de ce préjugé: mais ce n'est que pour quelques momens. Il revient presqu'aussi-tôt me tourmenter.

Voyons. Supposons que je reste ici. Ne viendriez-vous donc pas nous y joindre?... Dites à ma mere que je lui ferai élever un superbe Palais rustique... Je vous érigerai à chacune une Principauté. Mais je vous

parlerai de tout cela plus clairement dans ma premiere lettre. On pourroit pénétrer mes vues ici, & je partirai ſecrettement. J'ai même envie de n'en rien dire à Sillery... Bell me feroit cent queſtions & je ne pourrois me défendre d'être indiſcret. Je partirai ce ſoir.

RIVERS.

LETTRE LXXXV.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Kamaraskas, ce 12 Mars.

ME voilà, ma Lucie, dans un embarras qui m'inquiete. Madame Deſroches a une affaire dans laquelle je me ſuis empreſſé de lui être utile. Mon zèle dans cette occaſion, cette viſite que je lui fais, & cette douceur, cette attention naturelle que j'ai pour le beau ſexe.. Le croiriez-vous? Il n'en a pas fallu davantage à cette charmante veuve pour s'imaginer que je l'aimois, & hier au ſoir, avec une franchiſe que j'admire, & avec toute la déli-

cateſſe qu'on peut y réunir ; elle m'a avoué que je ne lui étois pas indifférent.

Jugez de ma ſurpriſe. Une réflexion eſt heureuſement venue à mon ſecours. Les femmes déteſtent un homme indifférent parce qu'il brave leur empire : mais elles ſont indulgentes pour un homme qui aime ; leur vanité, quelque délicate qu'elle ſoit, ne peut s'offenſer d'une inclination déja formée, & j'avouai à Madame Deſroches ma paſſion pour Emilie.

Mais je crus, pendant un moment, que je m'étois trompé. Je lui avois fait entrevoir que je n'aurois pû échapper à ſes attraits ſi j'avois été libre... J'avois mis dans ma confidence tout l'adouciſſement que la politeſſe & l'amitié avoient pû me ſuggérer. Elle parut offen-

ſée. Elle ne tarda, cependant, pas à reprendre ſes eſprits... » Je ſuis » extrêmement flattée, dit-elle, » de la preuve que vous me don- » nez de votre confiance & de vo- » tre eſtime. Je vous crois, de mon » côté, un homme qui, loin de » concevoir quelque idée défavo- » rable d'une femme qui vous a » avoué avec franchiſe qu'elle vous » aimoit, n'en aurez, au contrai- » re, pour elle que plus de reſ- » pect. J'ai toujours oui dire qu'il » n'y avoit point d'amour plus ten- » dre que celui qui venoit de l'a- » mitié: je ſuis perſuadée auſſi qu'il » n'y a point d'amitié plus tendre » que celle qui naît de l'amour. » Je vous offre, Monſieur, cette » tendre & vive amitié. Je ſerai » heureuſe ſi je peux à l'avenir par- » tager la vôtre.

Je ne puis vous donner d'idée, chere Lucie, de ce que cet aveu a produit ſur mon ame. Je ſens pour Madame Deſroches une affection que je ne puis définir. Ce n'eſt pas de l'amour. J'adore, j'idolâtre Emilie... mais ce n'eſt pas auſſi de l'amitié. Ce ſentiment a quelque choſe de plus doux & de plus agréable que l'amitié la plus vive & la plus tendre.

Vous ne pouvez vous figurer le plaiſir que je trouve à la voir, ſa converſation eſt charmante. Son eſprit y jette des agrémens infinis, ſon cœur ſenſible y répand un mêlange de douceur & de vivacité qui touche... Ah! elle ſera aimée d'Emilie. Je veux leur faire faire connoiſſance. Elle ſe promet de venir à Québec au mois de Mai. J'aurai, du moins, une occaſion

de reconnoître toutes ſes attentions.

J'ai vû les terres. Elles me plaiſent; & ſi Emilie veut faire mon bonheur, voilà mon ſéjour éternel décidé. J'eſpere. Puiſſent mes vœux n'être pas déçus à mon retour !... Je vais encore reſter ici quelques jours... Le voiſinage de Madame Deſroches eſt une raiſon de plus pour me déterminer à préférer ce canton au Lac Champlain. Je me garderai bien de lui propoſer d'acheter ſes Habitations.... Emilie trouvera en elle une amie digne de ſon attachement, & une compagne vive & enjouée.

J'ai trouvé la ſituation la plus heureuſe du monde, pour faire conſtruire une Maiſon à ma mere, ou plutôt à nous tous... mais n'eſt-ce pas trop me flatter que

d'imaginer ſimplement que vous pourriez venir ici toutes deux ?

RIVERS.

LETTRE LXXXVI.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce 13 Mars.

POint d'autres nouvelles. Il eſt toujours chez Madame Desroches. Je ne ſçais ce qui en eſt de ſon mariage : mais vous n'en avouerez pas moins, ſans doute, que, quelles que ſoient les choſes, les apparences ſont contre lui ; il eſt dans ſon tort. Que fait-il là s'il ne ſe marie pas? Je ne vous dis pas tout ce que j'en penſe... Mais ſi c'étoit à moi qu'il fît un tour auſſi cruel! La pauvre Emilie! Hélas! elle l'excuſe. J'ai beau lui peindre en noir toute ſa perfidie, elle eſt toujours prête à juſtifier ſa conduite. » Mon amour pour lui, dit-

» elle, eſt-il donc un lien qui puiſſe » l'obliger, en honneur, de s'atta- » cher à moi, ſur-tout quand il igno- » re la préférence que je lui donne? « Ce n'eſt qu'à ma foibleſſe, qui m'a » fait croire que ſon amour éga- » loit le mien, que je dois m'en » pre»dre «.

Voilà ces diſcours. J'enrage! que vouloit-elle donc de plus pour la convaincre qu'il reſſentoit pour elle la paſſion la plus vive? Falloit-il qu'il lui débitât quelque beau paſſage de Clélie ou de Pharamond! Cela me dépite.

Elle parle déja de repaſſer en Angleterre, auſſi-tôt que le fleuve ſera dégagé des glaces. C'eſt effectivement la ſeule choſe qu'elle puiſſe faire. Je vous aſſure que je ſuis bien fâchée qu'elle n'ait pas épouſé le Chevalier; elle auroit goûté avec lui, quoi qu'on en diſe, toutes les

douceurs du mariage... L'amour, à la vérité, en auroit été exclus. Mais les hommes y en apportent-ils ? Connoiſſent-ils ſeulement ſes ſenſations ? Beaux diſcoureurs, & voilà tout. L'intérêt, la vanité, ſont les ſeules paſſions qui regnent réellement dans leur ame. Je les déteſte.

B. Fermor.

LETTRE LXXXVII.

Sir Guillaume Fermor, au Comte de .....

A Sillery, ce 13 Mars 1766.

J'ai, ordinairement, peu de confiance dans mon opinion, Milord, quand elle différe de la vôtre : mais il n'en eſt pas de même cette fois-ci. Je ſuis ſûr que la raiſon eſt de mon côté, dans le cas dont il s'agit. Vous auriez tort de vous retirer. Quand on a été auſſi long-tems que vous l'avez été, un des plus brillant ornement de la ſociété, il ne faut point la quitter. Les déſagrémens de l'âge n'ont point du tout de rapport à vous. L'atteſtation d'un extrait baptiſtaire ſeroit rejettée par tous ceux qui vous connoiſſent. Et pourquoi

faut-il qu'un homme ſe retire du monde, quand il peut contribuer à ſes plaiſirs? L'eſprit, la vivacité, la politeſſe, la bonté de cœur, perpétuent la jeuneſſe. Il n'y a que la ſtupidité, l'humeur bourrue, la dureté de l'ame qui, ſelon moi, avancent l'âge. Je n'ai pas la millieme partie des heureuſes qualités qui vous diſtinguent : mais je ſuis plus jeune que la moitié des jeunes gens qui m'entourent; j'ai le cœur bon, il eſt ſans remords, & j'ai toujours le deſir de plaire.

Ma fille eſt trop honorée de votre ſouvenir : elle eſt toujours fille. Il y a ici un jeune militaire, qui lui paroît fort attaché, & je crois qu'elle ne le lui eſt pas moins. Je ſerois fort aiſe que leur goût l'un pour l'autre s'affermit. Je connois, cependant, trop bien la liberté de l'eſprit des femmes (& le ſien en a, peut-être,

plus que toutes les autres) pour lui laiſſer entrevoir que j'approuve ſon choix... Je ne ſçais pas même s'il ne ſeroit pas bon que je fiſſe, au contraire, ſemblant de le déſapprouver. Ce ſeroit le plus ſûr moyen d'aſſurer ſon conſentement. Les filles ſont des êtres ſinguliers qui ſe font, pour l'ordinaire, un plaiſir d'être en contradiction avec leur parens.

J'ai, ſur-tout, depuis quelque tems, une preuve de cette vérité. J'avois fort à cœur le mariage d'une jeune Demoiſelle, qui eſt fille d'un de mes amis particuliers, & je crois qu'elle n'a pas peu contribué à lui faire rompre les engagemens qu'elle avoit pris. J'en ſuis très-fâché. La jeune perſonne eſt extrêmement aimable, & riche en bonne qualités. Elle épouſoit un fort bel homme, dont la fortune eſt conſidérable, & qui rachetoit par-là, du moins aux yeux

yeux de ceux qui connoiſſent le monde, ce qui lui manquoit en perfection.

Ce n'eſt qu'au bout de deux ans que ce changement s'eſt opéré. On s'eſt figuré qu'il n'y avoit point de bonheur dans le mariage, ſans être éperduement amoureuſe; & ma fille qui, apparemment, aime la romaneſque, n'a pas manqué de la fortifier dans cette idée. On ſoupçonne auſſi que l'apparition d'un autre objet n'a pas peu contribué à cette réſolution. En vérité, Milord, je croirois qu'il faudroit ôter l'uſage de la vue à tout le ſexe féminin.

Excuſez-moi, cependant, de ce que je vous entretiens ſi long-tems d'un ſujet qui me touche, à la vérité, mais qui ne vous intéreſſe point. Je me fie, en cette occaſion, à votre philoſophie. Elle vous a ſûrement dit qu'on eſt toujours plus porté à

parler des ſenſations de ſon propre cœur, & à céder à la paſſion du moment, qu'à entretenir ſes amis de choſes agréables, qui puiſſent les amuſer. J'éviterai cette faute dans ma premiere lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

G. FERMOR.

LETTRE LXXXVIII.

Miſs Bell Fermor à Miſs Lucie Rivers

A Sillery, ce 16 Mars, Lundi.

IL eſt enfin de retour. Il vint ici hier après dîner. Emilie eſt divine. Je ſuis enchantée de ſa conduite. Il entra avec cet air d'impatience qui lui eſt ordinaire... Mais la réception fut accompagnée d'un ton ſi froid de dignité & d'indifférence, qu'il en fut tout déconcerté. Sa vanité reçut une bleſſure au vif, à laquelle il n'étoit ſûrement pas préparé.

Je crois que je ne me ſerois pas ſi bien tirée d'une pareille affaire. J'aurois badiné, j'aurois pîqué l'hom-

me... Elle a mieux fait. Je ne desire plus qu'une chose ; c'est qu'elle ait assez de fermeté pour continuer à jouer le même rôle ; car, au fond, tout ce grand air de dédain n'est qu'un jeu ; &, ce qui me fâche, c'est que ces maudits hommes n'en sont pas la dupe... Je crois pourtant, qu'il n'a pas la même trempe de fatuité que les autres... Il pourroit avoir des craintes.

Il ne resta que fort peu de tems avec nous, & il n'a point encore paru ce matin... Il boude apparemment. Hé bien ! hé bien ! qu'il boude. J'espere que nous bouderons plus long-tems que lui.

A 4 heures.

Il est venu dîner. La dignité n'a rien perdu de sa gravité pendant tout le repas. On a demandé un moment de conversation ; refus. Il est

vrai qu'on l'a fait d'un ton timide, qui m'a fait craindre qu'on n'allât capituler : on a heureuſement perſiſté ; & il eſt parti d'un air triſte & réveur... Mais je crains que cela n'ait fait quelques ſenſations un peu trop vives... La beauté s'eſt retirée auſſi-tôt dans ſon appartement, en feignant une indiſpoſition... Il faut qu'elle ſoit folle.

A 5 heures.

Nous n'y tenons plus... Je viens de monter chez elle. Je l'ai trouvée en pleurs à la fenêtre, & ſuivant des yeux, dans le lointain, le traîneau du cher homme. Elle m'a jetté un regard!.. Enfin, ç'en eſt fait. La femme, tout-à-la fois, amoureuſe, foible, lâche, folle, a pris le deſſus. Son amour n'eſt devenu que plus violent par la contrainte d'un moment. Elle ne peut plus ſoutenir ſon

rôle. Son reſſentiment ne cachoit qu'une tendreſſe plus vive & plus impétueuſe... Et c'eſt ainſi que ſont faites les femmes? Je ſuis fâchée qu'il n'y ait que moi ſeule dans le monde qui aie de la prudence.

A dix heures paſſées.

J'ai retourné la voir Elle m'a paru plus tranquile. Je l'ai louée de ſon courage. Elle l'a déſavoué Elle s'eſt miſe en colere contre elle-même, & de mauvaiſe humeur contre moi. Elle a agi, ſelon elle, d'une façon indigne de ſon caractère. Elle s'accuſe de caprice, d'aſtuce, de cruauté. Elle auroit, dit-elle, dû le voir, & ſi ce n'étoit pas ſeule, du moins, avec moi. Rien n'eſt plus naturel que la ſurpriſe qu'une réception auſſi peu convenable à la véritable amitié, lui a cauſée, & il a eu raiſon d'en demander une explication.

Son Rivers n'étoit pas capable d'en agir autrement qu'il ne convenoit au meilleur & au plus tendre ami ; elle auroit dû éviter de prêter l'oreille au moindre murmure contre ſon honneur. Enfin, c'eſt ſur moi que tout eſt retombé. » Vous avez » eu, dit-elle, bonne intention ; » mais vous n'en avez pas moins dé» truit tout le bonheur de ma vie, » en me privant de l'amitié de Rivers, » & en me la faiſant perdre par la » conduite hautaine que vous m'a» vez inſpirée «.

Que dites-vous donc de cela, Lucie ?.. Et je me mêlerai une autre fois des affaires de pareilles gens! .. Je me ſouviendrai de la leçon.

Elle étoit mille fois plus fâchée contre lui que moi... & c'eſt elle qui ſe plaint. Prenez-donc feu pour l'intérêt de vos amis ! voilà ce qu'on y gagne.

BELL FERMOR.

Fitzgérald eſt heureux que pareille aventure ne lui ſoit pas arrivée. S'il avoit ainſi paſſé dix jours tête-à-tête, dans le milieu des bois, avec une veuve, jeune, charmante, riche & Françoiſe ; car la nation y fait --. O ciel ! voici mon pere ; cachons ma lettre.

LETTRE LXXXIX.

Le Colonel Rivers, à sa Sœur Lucie.

A Québec, ce 16 Mars.

Je ne m'attendois pas au désagrément que j'éprouve, & dont j'ignore la cause. A peine ai-je été arrivé, qu'enflammé d'impatience & d'amour, j'ai volé à Sillery pour revoir Emilie. J'en ai été reçu avec une froideur dédaigneuse, qui m'a choqué au-delà de toute expression.

J'y ai retourné aujourd'hui, & j'ai eu le même accueil. Je me suis même apperçu que ma présence la gênoit & lui faisoit de la peine; ma visite, en conséquence, a été fort courte... Je ne sçai pas si vous ap-

prouverez la réſolution que j'ai priſe. Je me ſuis décidé à n'y retourner que lorſque le Capitaine Fermor m'y invitera formellement.

Serois-je donc expoſé au chagrin de perdre ſon affection ? Elle poſſédoit tout mon cœur, & tout me diſoit qu'elle m'aimoit. Eſt-il poſſible que le caprice ait trouvé place dans une ame qui réunit toutes les vertus ? -- Je vois ce que c'eſt ; on m'a mis mal dans ſon eſprit ; elle ne ſe ſeroit jamais conduite ainſi d'elle-même avec moi... J'attendrai juſqu'à demain matin ; & ſi je n'ai point de ſes nouvelles, je lui écrirai. Je lui demanderai une explication par lettre. Je l'avois priée de m'accorder un moment d'entretien. Elle me l'a refuſé.

On m'a engagé dans une partie de promenade. Je ne peux pas aller

à Sillery, & je l'ai acceptée, pour tâcher de me dissiper.

Adieu.

RIVERS.

LETTE XC.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce Mercredi matin.

O! la pauvre Emilie! Elle ne rencontre que des ſujets de mortification. Nous ſommes ſorties en traîneaux, avec mon pere & Fitzgérald; ce n'étoit que pour un moment, & ce moment funeſte nous a offert la vue de votre frere avec Mademoiſelle Clairault... Emilie eſt devenue tremblante, & à peine a-t elle pu rendre à Rivers le ſalut qu'il nous a fait... Je n'ai jamais vu de fille auſſi épriſe d'amour; elle eſt extrêmement changée depuis quinze jours. En vérité elle eſt bien ſotte. Ce qu'il

y a de beau, c'eſt qu'on attribue toujours tout cela à l'amitié.

A 3 heures.

Voici des nouvelles. C'eſt une belle lettre de Madame Melmoth. Je vous en envoye une copie ; nous ne nous attendions pas à cela.

Bell Femor.

LETTRE XCI.

Madame Melmoth, à Miſs Emilie Montague.

A Montréal, ce 19 Mars.

IL en eſt encore tems, ma chere Emilie. Vous pouvez réparer la fauſſe démarche que vous avez faite, & je crois que votre intérêt, bien conſulté, vous y déterminera.

Le Chevalier Clayton eſt ſur le point de quitter Montréal. Mon mari, qui connoît la bonté de ſon cœur, lui a reparlé de vous, & à ſa ſollicitation, il a conſenti que je vous écriviſſe. Il vous offre encore une fois ſa main. La maniere choquante dont vous l'avez rejettée par vanité &, peut-être, encore plus par amour, ne l'a pas retenu. Il vous

donne quinze jours pour refléchir ſur ſa propoſition. Vous préſumez bien qu'un ſecond refus ſeroit abſolument ſans remede... Il partira auſſi-tôt pour l'Angleterre, en prenant la route des Lacs.

Je vous avois, ce ſemble, aſſez bien avertie du danger où vous vous expoſiez pour que vous y fiſſiez attention. Il étoit aiſé de prévoir ce que vous deviez attendre de l'homme qui vous a excitée à jouer ce rôle imprudent. Vous le voyez vous-même à-préſent. C'eſt à une autre perſonne qu'il adreſſe ſes vœux. Madame Deſroches n'eſt pas une femme qu'un homme puiſſe voir impunément, & je ſçais par une de ſes proches parentes, qu'il y a entre elle & lui des engagemens formels. Eh! pouvoit-il ſonger à une perſonne dont la fortune étoit auſſi modique que la ſienne? Cette ſeule

réflexion eut dû vous retenir. Les hommes, ma chere Montague, ne ſont pas de ces êtres romaneſques à qui l'amour tient lieu de tout. Il y a bien peu de Chevaliers Clayton dans le monde.

Refléchiſſez ſur tout cela, ma chere, & faites-moi réponſe. Vous ne devez voir dans le Chevalier que la paſſion la plus généreuſe & la plus déſintéreſſée.

Je ſuis, &c.

E. MELMOTH.

LETTRE XCII.

Miſs Emilie Montague, à Madame Melmoth.

A Sillery, ce 19 Mars.

JE ne vous fais pas attendre long temps ma réponſe, Madame. Qu'ai-je autre choſe à vous dire que ce que je vous ai déja dit? Je ſuis très-mortifiée de ce que vous ſemblez toujours ſi peu connoître mon cœur. Vous ſuppoſez toujours à ma rupture avec le Chevalier Clayton un motif qui n'a jamais été le vrai : mais, enfin, puiſqu'il faut le répéter, ſoyez donc bien aſſurée que la ſeule cauſe de mon changement à ſon égard, eſt que je n'avois pas pour lui cette affection tendre, ce-

goût particulier qui pût assurer son bonheur & le mien. Le Ciel a voulu que je fisse cette découverte assez tôt. J'ai vû, au moment de l'épouser, que les sentimens que j'avois pour lui n'étoient pas si forts que l'amitié qu'un autre m'avoit inspirée. Et n'ai-je donc pas à me louer de ce que la timidité, la décence, ou plutôt le faux-point-d'honneur de tenir des engagemens que la complaisance avoit formés, ne m'a point forcée à les remplir ? A quel degré ne serois-je pas aujourd'hui la victime de ce qu'on appelle bienséance & de la crainte de la censure publique ! J'ai agi pour mon bonheur & pour le sien. La même raison subsiste encore : elle a même pris de nouvelles forces par la persuasion plus intime que j'ai du mérite de celui que j'ai préféré malgré moi, & mon union avec le Che-

valier eſt plus impoſſible que jamais.

Que vous dire, Madame, de ce zèle que Monſieur Melmoth & vous-même me témoignez? J'aime mieux vous en remercier l'un & l'autre, que de vous obſerver qu'il me paroît mal entendu. Je ſçais auſſi le même gré au Chevalier de ce qu'il a bien voulu ſouffrir que vous me fiſſiez de ſa part cette nouvelle propoſition. Je ne l'aurois ſûrement point faite en ſa place. Auſſi voit-on bien qu'elle vient plus des perſuaſions de Monſieur Melmoth & de l'idée qu'il a conçue que je pouvois avoir changé de façon de penſer, que de lui-même. Il m'importe, ſans doute, fort peu d'en connoître le principe. Ne l'en aſſurez pas moins, je vous prie, de mon eſtime : mais l'amour n'eſt pas en mon pouvoir.

Les ſentimens du Colonel Rivers à mon égard ne m'ont jamais paru aller au-delà de l'amitié. Cela ne me donne point le droit de me plaindre de ſon mariage & de le déſapprouver. Je prends, au contraire, comme ſon amie, toute la part que je dois à un événement qui, à ce qu'on dit, lui eſt très-avantageux.

Mais prevenons, je vous prie, Madame, pour l'avenir des importunités auſſi pénibles pour moi qu'elles ſont peu flatteuſes pour le Chevalier. Il ne peut certainement pas deſirer d'obtenir ma main ſans recevoir mon cœur; & moi, je ſuis forcée de vous dire que ſans eſpoir, ſans aucune idée même d'épouſer jamais le Colonel Rivers, je ne ſerai, pourtant, jamais unie à un autre.

Cela peut vous paroître ex-

traordinaire. Mais duſſé-je ne le jamais revoir, fût-il le mari d'une autre, la tendreſſe qu'il m'a inſpirée ne ceſſera jamais. Je préférerai toujours le plaiſir de l'aimer à tous les avantages que la fortune pourroit faire briller à mes yeux. C'eſt un plaiſir bien raffiné, ſans doute: mais enfin, rien ne peut l'altérer. Je ne ſçais pas même ſi l'indifférence de Rivers pourroit y porter quelque atteinte.

Voilà, Madame, quels ſont mes ſentimens. Le temps n'y apportera ſûrement point de changement. Inſtruiſez-en le Chevalier. La démarche qu'il vient de faire paroît annoncer qu'il eſt de conſéquence pour ſon bonheur qu'il en ſoit informé : je n'ai pas voulu le tenir plus long temps en ſuſpens. Qu'il m'oublie. La perſpective agréable que

lui offre Madame ſa mere, le rendra plus heureux que ſon mariage avec moi qui n'ai pour tout mérite qu'un cœur ſincére.

EMILIE MONTAGUE,

LETTRE XCIII.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

Sillery, ce Jeudi.

MOn pere s'eſt ennuyé de ne point voir Rivers, & il l'a prié en forme de venir dîner aujourd'hui. Il l'a promis. Je ſuis impatiente de voir cette ſcène. Je doute fort que la gaieté y règne.

Emilie ſeroit en ce moment le plus heureux modèle du monde, pour faire une ſtatue de tendre mélancolie.

Sa colere eſt diſſipée ; il n'en reſte pas la moindre trace. Une douleur languiſſante y a ſuccédé : mais c'eſt la plus belle douleur que j'aie vue, & ſur-tout la plus raiſonnable : elle

eſt accablée de chagrin parce qu'elle a offenſé ſon cher vainqueur.

Je vous avoue que ce ſont là de ces choſes que je ne peux pas ſoutenir. C'eſt bien une phyſionomie telle que celle qu'elle a qu'il faudroit lui montrer ! Oh ! je m'en compoſerois une qui ne ſeroit pas ſi flatteuſe. Eſt-il poſſible qu'elle fourniſſe ce triomphe à ſa vanité ?

Je voulois qu'elle le traitât avec une fierté dédaigneuſe, ou, au moins, avec une indifférence glacée : mais non, elle eſt douce, tendre, peu s'en faut qu'elle n'ait l'air ſuppliant. Je rougis de la folie ou plutôt de la ſtupidité de mon ſexe. Que ne puis-je lui inſpirer un peu de ma vanité & de mon courage !... C'eſt une pauvre Colombe apprivoiſée ; on ne peut rien faire d'elle.

» Mon

A 11 *heures.*

» Mon Berger eſt charmant, mon cœur eſt à ſon aiſe.

Que les femmes ſont donc ſottes! Il eſt venu. Il s'eſt informé, avec un air d'inquiétude, de ſa ſanté, il lui a pris la main, a adouci le ton de ſa voix, lui a dit des choſes polies avec ſes yeux parlans & menteurs, & tout a été oublié dans un moment ſans un ſeul mot d'explication. Je ſuis outrée. Bon ſoir.

BELL FERMOR.

Votre frere ici! Ciel! & il me ſuit juſques dans le Cabinet où je me déshabille! Mais, en vérité, ces hommes modeſtes ſont plus hardis mille fois que les plus effrontés. Voyons ce qu'il va me dire. Il va

me conter ſon amoureux tourment. L'heure eſt critique. Sçavez-vous, Lucie, que ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'elle auroit inſpiré l'idée de dérober l'amant à l'amie?

A minuit.

Il eſt ſorti. Tout eſt raccommodé. Il vouloit que je lui expliquaſſe les raiſons de la froide réception qu'on lui avoit faite : mais je connois les devoirs d'une confidente.. J'ai gardé le ſilence ſur ce qu'il me demandoit ; c'eut été trahir le ſecret de la pauvre infatuée que de l'inſtruire.

Je lui ai, cependant, fait entrevoir que nous avions été piquées de ce qu'il étoit parti ſans nous rien dire & que la jalouſie de l'amitié qu'il avoit pour Madame Deſroches s'y étoit un peu mêlée.

On ne peut ſe juſtifier mieux qu'il

ne l'a fait... Je le crois un peu avantageux ; mais tout bien considéré, je lui pardonne. Il aime Emilie, & c'eſt auprès de moi un grand article pour n'être pas coupable.

Ce qui me fâche, dans tout ceci, c'eſt qu'ils ſont tous les deux ſi peu favoriſés de la fortune que je crains qu'ils ne puiſſent jamais être l'un à l'autre.

Ils ſont heureux, au reſte ; ma colere eſt paſſée. Je ne ſçais pas ſi je n'y étois pas encore plus contre Emilie que contre lui .. Sa joie diſſipe tout mon reſſentiment. Ses yeux pétillent de plaiſir. Quelle différence de ſa phyſionomie de ce matin à celle de ce ſoir ! O ! que l'amour a de talens ! Je conſeille à toutes les femmes de le conſulter. Il embellit la beauté même. Tous les Comeſtiques du monde ont moins de puiſſance.

Votre frere a des yeux !... Mais Dieu ſoit loué, Lucie ! Ils ne ſe ſont jamais tournés ſur moi... Que ſçais-je ? En vérité, je crois que Fitzgérald n'y auroit pas trouvé ſon compte.

Adieu. Il eſt temps que je me couche.

BELL FERMOR.

LETTRE XCIV.

Le Colonel Rivers, à ſa Sœur Lucie.

A Québec, le 20 Mars.

AH ! je ne ſoutiendrai plus, chere Lucie, que le malheur eſt accablant : c'eſt une thèſe extravagante. Cette froideur d'Emilie qui me paroiſſoit ſi funeſte, eſt devenue la ſource de ma félicité : c'eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

Je ne puis pas aſſurer qu'elle étoit l'effet de la jalouſie... mais c'étoit ſûrement le fruit de quelque délicateſſe d'affection qui y avoit beaucoup de reſſemblance.

Elle ne fut jamais ſi aimable qu'hier. Elle ne developpa jamais tant de charmes. Son viſage, lorſ-

que je me préſentai à elle, exprimoit une langueur ſi tendre, une douceur ſi touchante... Non, il n'eſt pas poſſible de concevoir la vivacité de mes ſenſations... Mes yeux lui exprimérent dans l'inſtant tout ce qui ſe paſſoit en mon âme... Les ſiens me dirent qu'elle éomprenoit leur langage. J'y vis éclore le plaiſir. Nous étions proche une fenêtre, un peu éloignés de la compagnie... Je lui dis combien j'étois fâché de l'avoir offenſée ſans le ſçavoir... Elle rougit, baiſſa les yeux... Ils s'éleverent & rencontrerent les miens... Elle ſoupira... Je lui pris la main. Elle la retira, mais ſans colere, & un ſourire, tel que celui de l'Hébé du Poëte, me dit qu'on me pardonnoit.

Je ne puis vous exprimer tout ce qui ſe paſſoit en moi. Quelle violence ne fus-je pas obligé de me

faire pour retenir mes tranſports ! Ah ! je ne connoiſſois pas encore l'amour. Tout ce que j'avois ſenti pour elle juſqu'à ce moment paſſionné n'étoit que froideur.

Ma vie m'eſt moins chere mille fois. Il n'y auroit point de plus malheureuſe éxiſtance que la mienne ſi je ne la poſſédois pas.

J'ai tenté d'engager Miſs Fermor à m'expliquer la cauſe de la réception glacée qu'on m'avoit faite... mais elle n'a jamais voulu céder à mes inſtances. La ſeule choſe qu'elle m'ait dite eſt que la haine n'y avoit point de part... Ah ! j'en ſuis ſûr.

J'y retournerai après-dîner. Le temps que je ne paſſe point avec elle me paroît perdu.

Si je pouvois trouver quelque moment favorable pour lui dire que tout mon bonheur dépend de ſa tendreſſe !

Il s'en trouvera, ſans doute. Mais, hélas! oſerois-je riſquer de lui parler?.. Si ſa douceur m'avoit inſpiré un eſpoir trompeur!.. Ah! je ſens que je ſuis vraiment épris du plus tendre amour : ma timidité me le garantit.

Mais je ne veux pas m'appliquer à me rendre malheureux....

Je vais la voir... Mon ſort ſera ſûrement décidé avant que vous receviez ma lettre...

Je ne vous écrirois plus s'il ne répondoit pas à mes vœux. Je vous porterois moi-même cette funeſte nouvelle.

Adieu, Lucie.

RIVERS.

LETTRE XCV.

Miſs-Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce 20 Mars.

FIrzgérald a eu des attentions extraordinaires pour Emilie pendant tout le temps de ſon chagrin. Il ne la quittoit pas plus que s'il eût été ſon Sigisbée *en titre d'office*. Je l'ai laiſſé faire ſans lui rien dire, mais aujourd'hui tout cela s'eſt raſſemblé; grande querelle! Je lui ai demandé s'il croyoit que je ne me fuſſe pas apperçue des égards qu'il avoit eus pour une autre. Il a pris cela au ſérieux, & le nigaud a commencé à ſe juſtifier de la meilleure foi du monde... Il a rejetté ſur la ſituation

inquiétante d'Emilie les ſoins qu'il lui avoit rendus. Sa harangue duroit depuis dix minutes... J'ai éclaté de rire, il m'a baiſé la main & s'eſt mis à me dire les choſes les plus agréables... Mais j'ai apperçu Rivers ſur la pente de la montagne, & l'ai laiſſé au milieu de ſon diſcours pour aller au-devant de lui...

A midi.

Voilà du nouveau. Fitzgérald à ſon tour ſe fâche des attentions que j'ai pour Rivers, & il paroît ſe fâcher tout de bon. A merveille !.. Il ne ſçait pas apparemment le plaiſir qu'il y a à tourmenter un homme dont on eſt véritablement aimée, ſur-tout quand il en vaut la peine. Hé-bien ! hé-bien ! il va l'apprendre. Il gagneroit ſûrement davantage à ne pas bouder avec moi. Je crois ſçavoir de très-bonne part qu'il aura

là petite honte de s'en ennuyer le premier.

A 8 heures du ſoir.

Je me ſuis divertie on ne peut mieux toute cette journée. Il y avoit ici une petite femme Françoiſe qui fait le ſupplice d'un pauvre Officier de l'Ordre de Saint-Louis, & Fitz-gérald, qui la déteſte, a cru que les attentions qu'il auroit pour elle m'en piqueroient davantage... Cela m'a fourni la plus heureuſe occaſion du monde de developper tous mes airs, & je l'ai renvoyé chez lui en humeur de ſe pendre. J'ai prié votre frere & un jeune homme, avec qui j'ai beaucoup badiné, de paſſer la ſoirée ici... Fitz a dit qu'il reſteroit auſſi. Oh! pour cela, Monſieur, il n'y a pas moyen. Vous ne pouvez vous diſpenſer de reconduire Madame D... à Québec... Il m'a jetté un regard de dépit qui m'a ravie

juſqu'à l'âme, & il a pris, ſans rien dire, la main de la Dame & l'a conduite à ſon traîneau...

Je lui apprendrai à faire le papillon! Il a tout le temps de pourſuivre ſa conquête ; le mari de la Dame eſt à Montréal.

On m'appelle pour aller bâiller au whiſt.

Adieu.

B. FERMOR.

LETTRE XCVI.

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Londres, ce 3 Janvier.

A-Peine ai-je un moment, mon cher Edouard : mais c'eſt bien le moins que j'en ſacrifie quelques-uns à t'apprendre que, ſans t'en demander la permiſſion, & malgré tes beaux conſeils, ta charmante ſœur a conſenti ce matin à me rendre le plus heureux des hommes. Je poſſéderai demain à pareille heure la plus aimable perſonne de ſon ſexe. Ton Emilie, avec tout ce qu'elle a de bon & d'excellent, car je ſçais à-préſent tes ſecrets, eſt obligée de lui céder.

Tu dois regarder cette lettre com-

me la preuve d'amitié la plus forte que je puiſſe te donner. Il faut que je t'aime auſſi vivement pour me ſouvenir, en ce moment, que tu éxiſtes : mais tu n'en es, peut-être, redevable qu'au bonheur d'être le frere de l'aimable Lucie. Elle a ſçu faire, en un mois de temps, plus d'effet ſur moi que tes ſermons de ſept ans n'en auroient produit.

J. TEMPLE.

LETTRE XCVII.

Madame Temple au Colonel Rivers.

VOus m'avez avertie avec bien des précautions, mon cher frere, de me défier de M. Temple. Il falloit, ſur-tout, que je me gardaſſe bien de l'aimer. Vous voyez à quoi cela a ſervi. Je n'aurois, peut-être, jamais penſé à lui ſans vos avis : mais, avec toute votre étude, vous ne connoiſſez encore que fort mal le ſexe féminin.

Vous croyez donc de bonne foi que ces hommes formidables, qu'on ne peut voir ſans danger, nous font peur ? l'idée qu'on nous en donne excite notre curioſité. Nous con-

templons d'abord l'homme redoutable dans le lointain ; nous ne lui trouvons rien d'effrayant. C'eſt, peut-être, à cauſe de la diſtance... Il approche : le cœur eſt tranſi de crainte... mais il eſt doux, attentif, inſinuant, reſpectueux. O! ſurpriſe ! Le portrait qu'on nous en avoit fait n'étoit qu'un portrait infidèle... Il nous flatte... Le cœur bat encore... mais c'eſt du plaiſir de le voir & de l'entendre.

Ainſi, mon cher frere, quand vous voudrez protéger un homme auprès de quelque femme, peignez-le lui tel que vous m'avez peint Monſieur Temple.. Chargez encore davantage le tableau & vous ne ſerez que plus ſûr du ſuccès. L'opinion qu'on nous donne que la réſiſtance ſeroit inutile

nous décourage, & dans notre déſeſpoir nous mettons auſſi-tôt de côté toutes nos armes défenſives.

Je ne m'imagine pourtant pas que ce ſoit là ce qui ait favoriſé Monſieur Temple... Mais je me ſoucie fort peu d'en rechercher les cauſes; je l'aime & je m'en tiens à l'effet.

Et que deviennent, je vous prie, cette ſageſſe, cette prudence dont vous faites tant de parade? votre pénétration échoue dans l'étude continuelle que vous faites des deux ſexes... Soyez ſûre que nous vous connoiſſons mieux que vous ne nous connoiſſez..... Monſieur Temple ſera plus apprivoiſé dans huit jours, il ſera plus docile à mes volontés que vous ne l'êtes à celles de votre Emilie...

Je crains, cependant, je vous

l'avoue, que vous ne vous mettiez ſérieuſement en colére de ce que je n'ai pas, pour juſtifier votre opinion, dédaigné un aimable homme & le beau carroſſe à ſix chevaux qu'il me donne. On n'aime pas à ſe voir humilier... Mais calmez-vous... Je trouvois qu'il faiſoit tous les jours plus de progrès dans mon cœur... Je refléchiſſois en même temps combien il étoit dangereux, & j'ai penſé que le moyen le plus ſûr de vous empêcher de me gronder étoit de me marier. Cela tranche toutes les difficultés... J'aime ce qui abrége & termine les choſes... Si j'euſſe été en place d'Alexandre, j'aurois comme lui, coupé le nœud Gordien.

Et puis vous ne ſçavez pas que Monſieur Temple avoit maman pour lui? Ce n'eſt que pour lui obéir que

je l'ai pris. Vous ſçavez qu'il faut obéir à ſa mere. Il s'eſt conduit envers elle d'une maniere admirable... Mais il vous expliquera cela lui-même. Elle s'eſt expreſſément engagée à demeurer avec nous. Nous allons aujourd'hui en partie à Richmond... Je ne ſçais pourquoi Monſieur Temple ſe fait attendre...

Adieu, mon cher frere.

Lucie Rivers.

LETTRE XCVIII.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Québec, ce 21 Mars.

IL n'y a pas un homme dans le monde, mon cher John, qui puiſſe ſe flatter d'avoir des ſentimens plus nobles & plus généreux que toi. Il n'y en a pas un qui ſe ſoit plus attiré mon eſtime. Mais puis-je être ſatisfait, malgré cela, de ce que tu veux épouſer ma ſœur? Puis-je croire qu'elle ait changé ta façon de penſer ſur les femmes? Ah! je crains bien que ta réſolution ne ſoit que l'effet paſſager de la paſſion, & que l'eſtime & la confiance n'y ayent aucune part! A quels malheurs ne

vous expoſeriez-vous pas l'un & l'autre ?

Lucie eſt, ſans contredit, une fille charmante. Mais ſa beauté n'eſt que ſon moindre mérite. Son cœur, ſon eſprit, ont les qualités les plus aimables... Elle eſt d'une ſenſibilité!.. Ses charmes ne pourront long-tems fixer un homme auſſi volage que tu l'es & ſon malheur eſt aſſuré.

Puiſſé-je me tromper ! puiſſé-je être aſſez heureux pour que la ſeule ambition d'avoir une maîtreſſe aimable ne t'ait pas décidé, & que tu ne ſois animé que du deſir de poſſéder enfin une amie, une compagne fidelle, une confidente de toutes tes penſées ? Il n'y a qu'une ſeule choſe qui me tranquiliſe ; c'eſt que, s'il y a une ſeule femme dans le monde qui puiſſe réellement t'attacher, ce triomphe doit appartenir à ma ſœur.

J'attends avec impatience un plus long détail d'une affaire qui m'intéreſſe auſſi eſſentiellement. Adieu, mon ami. Je ſouhaite que tu ſçaches apprécier tout le mérite de Lucie.

RIVERS.

LETTRE XCIX.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

A Québec, ce 23 Mars.

J'Ai reçu ta ſeconde lettre, mon ami, & c'eſt à mon beau-frere que j'écris en même temps!

Il n'eſt rien qui pût contribuer davantage à mon bonheur que cet évenement ſi je n'en craignois toujours les ſuites. Pardonnes-moi ces craintes. Elles naiſſent de la certitude que j'ai que ma ſœur t'aime, & du ſoupçon, qui ne peut me quitter, que l'inconſtance reprendra tout ſon empire ſur ton cœur. Je ne doute point que ſes vertus ne te

forcent toujours à l'eſtimer. Mais ce ſentiment, ſeul, ne fait pas le bonheur du mariage, il y faut de l'amour. Sa beauté, ſa gaieté, ſa délicateſſe pourront l'y retenir pendant quelque-temps. Mais ſi tu ne défends pas à ton cœur de céder comme il a toujours fait à l'impreſſion la plus légere; hélas! mon ami, quelles ne ſeront point les peines d'une femme auſſi ſenſible!

Je me fie pourtant un peu aux épreuves que tu as faites. Elles t'ont appris que le bonheur ne ſe trouve pas dans une vie continuellement diſſipée, & qu'il n'y a point de vrais plaiſirs dans la poſſeſſion de la beauté ſans en être aimé. Cela me raſſure. L'inquiétude qui doit agiter un homme d'honneur ſur le ſort d'une perſonne qui riſque pour lui plus que ſa vie, ne me tranquiliſe

pas

pas moins. Je te connois & la crainte de rendre ma sœur malheureuse suffiroit, seule, pour t'attacher davantage à elle.

Avoue que ce n'est que depuis ton mariage que tu jouis de ce bonheur pur que tu cherchois si vainement. Cette vie paisible, ces heures tranquiles du soir, ces amis qui t'entourent, ces sourires tendres & passionnés d'un cœur épris & confiant, versent dans ton ame une félicité que tu n'avois jamais connue... Il y en a une autre qui t'attend... C'est le babil & les caresses ingénues de ces petits êtres qui seront le fruit d'une union si douce.

Je te suis obligé, mon ami, & ce trait de générosité ne m'étonne point de ta part. Il est dans ton caractère. Je croirois te faire injure si je n'acceptois pas ce que tu m'of-

fres. Je retire donc ce que j'avois placé dans les fonds publics pour ma ſœur. Cela contribuera à rendre mon établiſſement ici plus avantageux, & je te procurerai par-là le plaiſir de prouver à Lucie à quel point ton affection pour elle eſt déſintéreſſée. Ce ſeroit peu pour toi, & cette ſomme me donnera de l'aiſance. Je ne la reprends, cependant, mon ami, qu'à une condition. C'eſt que tu ne réſerveras point la petite fortune particuliere de Lucie à ſa famille. Je te prie de l'employer à lui acheter des bijoux. J'aime à voir la beauté ornée, & quand elle en ajoutera pour deux mille livres ſterlings à ceux que tu lui as donnés, elle pourra marcher de pair avec la femme d'un Nabab.

Je ne conſentirai point non plus à reprendre les biens que j'ai aſſi-

gnés à ma mere & qu'elle a bien voulu accepter. Je vous aime infiniment tous deux : mais je ne veux pas, malgré cela, qu'elle dépende de vous. Je voudrois qu'elle continuât à tenir ſa maiſon.

Que je t'ai, cependant, d'obligation ! Je n'aurois jamais retiré à Lucie ce que je lui avois donné avec tant de joie... Ton mariage eſt un événement qui leve, peut-être, le plus grand obſtacle du mien. Il me procure les moyens de m'établir ici avec le plus grand avantage, & il ne me reſte plus qu'à m'aſſurer ſi Emilie m'aime aſſez pour renoncer à revoir l'Angleterre.. Je vais faire cette épreuve ſans retard, & je te ferai part auſſi-tôt de ſon ſuccès. J'eſpere que je ne ſerai pas refuſé : mais ſi j'étois aſſez malheureux pour éprouver ſes dédains, je renoncerois à tous mes projets ici, & je

m'embarquerois ſur le premier vaiſſeau.

Adieu, mon ami. Embraſſes tendrement pour moi ma mere & ma ſœur.

RIVERS.

LETTRE C.

Sir Fermor au Comte de.....

A Sillery, ce 24 Mars.

JE ſuis charmé, Mylord, que ma lettre aie fait quelqu'impreſſion ſur votre eſprit. Je n'aurois vû qu'avec le plus grand chagrin votre retraite. Il eſt vrai, comme vous me l'obſervez, que les perſonnes vertueuſes ne ſe montrent pas aſſez dans le monde pour que leur exemple puiſſe être d'une grande utilité. C'eſt un grand malheur. Les méchans n'en ont que plus d'audace. Ils paroiſſent de tous côtés la tête levée, & forcent l'attention de la multitude.

C'eſt-là la ſource de cette mépriſe dangereuſe qui fait croire que

le vice eſt naturel à l'homme, & que la vertu eſt un être imaginaire. Il n'y a point d'erreur dont les conſéquences ſoient plus fatales. Elle tend à endurcir nos cœurs & à détruire entre nous cette confiance mutuelle qui eſt ſi néceſſaire aux liens de la Société. Mais ſi toutes les perſonnes vertueuſes ſe montroient, le vice ſeroit bientôt obligé de fuir. Je ſuis perſuadé que leur nombre ſurpaſſeroit de beaucoup celui des méchans.

La vertu eſt trop belle pour ſe cacher. C'eſt ſur la ſcène du grand monde qu'elle doit déployer toute ſon activité. Elle eſt douce, modérée, attentive, bienfaiſante. Elle ne peut pas manquer de plaire. Elle ſeroit adorée ſi elle ne paroiſſoit qu'avec cette politeſſe qui donne même de l'agrément au vice, qui rend la ſupériorité affable, qui encourage la timidité, & qui en cau-

ſant plus de ſatisfaction aux autres, vous en donne à vous-même.

J'ai l'honneur d'être

G. Fermor.

LETTRE CI.

Miſs Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 15 Mars.

OH! oh! c'eſt donc par un autre que je ſçais cette nouvelle! mais j'excuſe ma chere Lucie. Elle avoit ſûrement trop d'affaires pour écrire tant de lettres. Recevez, je vous prie, mes complimens. Votre mariage me cauſe un vrai plaiſir. Je connois Temple. C'eſt un fort aimable homme. J'augure le mieux du monde de ſa vivacité. Ces papillons ſont, peut être, faits plus que tous les autres hommes pour entretenir l'eſprit d'une femme dans une douce agitation qui leur aſſure ſa tendreſſe. Temple m'a toujours paru

avoir ce qu'il falloit pour écarter l'indolence du mariage.. Et que deviendrions-nous vous & moi ſi elle alloit s'y gliſſer?

Sa fortune eſt aſſez conſidérable. C'eſt, ſelon moi, un très-bon ingrédient dans le ménage.

Il eſt tel enfin que je le prendrois volontiers pour le modèle de mon choix.

Dites-lui, je vous prie, que je le félicite. Oh! ſi celui-là s'aviſoit de dire qu'il n'eſt pas heureux, il n'y auroit ſûrement perſonne qui ne le démentît! Mais qu'il prenne garde à ne pas vous faire faire avec juſtice des plaintes qu'il ne pourroit faire, lui, qu'injuſtement... Il perdroit abſolument tous ſes droits à ma faveur... Toutes les femmes ſonneroient ſur lui le tocſin.

Je voudrois bien vous dire à l'un & à l'autre beaucoup de choſes

obligeantes... mais je ſuis de fort mauvaiſe humeur. Voilà pluſieurs jours que mon eſclave n'eſt venu. Il paſſe le temps à Québec avec la femme de ſon Officier de Saint-Louis... Cette femme eſt mon averſion, & je ne ſçais pas ce qui l'y attache... Il la déteſtoit lui-même. Qu'a-t-elle donc pour le retenir? Eſt-ce ſon teint? mais il n'eſt pas ſi brillant: ſes yeux ne diſent rien... & elle eſt d'une hardieſſe, d'une effronterie!.. cela me paſſe.

Il eſt vrai que je crois qu'il n'en agit que par vengeance... Je lui ai donné des ſujets de mécontentement: mais c'eſt auſſi trop me chagriner à ſon tour... Ces choſes-là ne doivent avoir qu'un temps... Au reſte, qu'il continue; je m'en conſolerai. Je crois, au fond, qu'il n'y a que ma vanité qui en ſoit piquée. Je trouverai ſûrement le moyen de me venger...

Tout cela me trouble, cependant, plus que je ne viens de vous le dire. Le cœur y a auſſi quelqu'intérêt. Il me ſemble que je commençois à l'aimer : heureuſement que c'eſt un ſecret dont il ne ſçait pas le premier mot... Je le verrai demain à l'aſſemblée chez le Gouverneur. Il ſera, ſans doute, repentant... Je m'attends qu'il voudra danſer avec moi... Un refus dans une autre occaſion ſeroit ſa punition... mais je crois que je lui ferai cet honneur.

Adieu.

Bell Fermor.

26 Mars, à 11 heures du ſoir.

Et je lui pardonnerois le tour cruel qu'il vient de me jouer ? Nõn, non. J'ai perdu l'eſprit & le cœur d'une femme libre... Je me ſens affectée du plus vif reſſentiment. Croiriez-vous bien qu'il a eu l'inſolence

de danſer ce ſoir avec la femme de ſon Officier? .. Je ne lui pardonnerai jamais... Mérite-t-il?... En vérité je lui fais trop d'honneur d'en être piquée. Nous étions, cependant, ſur un pied!... Je ne l'aurois jamais cru...

Adieu.

J'étois ſi ſûre qu'il danſeroit avec moi, que j'ai refuſé le Colonel H... un des hommes les plus aimables qu'il y eût dans l'aſſemblée.. Cela a été cauſe que je n'ai point danſé du tout. Les femmes m'ont toutes regardé avec un air ſi impertinent! j'ai manqué de pleurer de dépit.

Que votre frere en auroit agi différemment avec Emilie! Mais pourquoi placé-je ici votre frere? y a-t-il d'autres hommes qui puiſſent lui être comparés? Son Emilie & lui ont eu l'attention de ne point dan-

ſer pour qu'on prît moins garde à moi. Nous avons joué aux Cartes, & il a ſi bien ménagé les choſes qu'il s'eſt trouvé de ma partie. Ce trait ſeul lui auroit gagné le cœur d'Emilie s'il ne l'avoit pas eu auparavant. Bon ſoir.

LETTRE CII.

Le Colonel Rivers, à Madame Temple.

A Québec, ce 26 Mars.

J'Ai déja été deux fois à Sillery dans l'intention de m'expliquer avec Emilie & de lui faire l'aveu de ma paſſion. J'y ai toujours trouvé compagnie & j'ai gardé le ſilence.

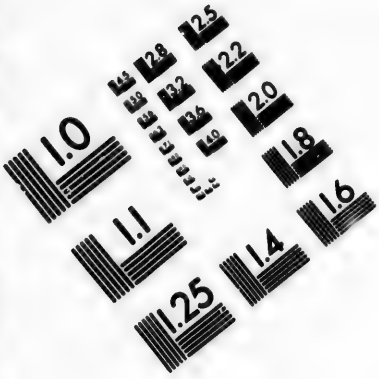
Mais aurois-je pû me réſoudre à le rompre quand j'en aurois trouvé l'occaſion favorable? Je ſens plus que jamais que la timidité eſt inſéparable d'une vraie tendreſſe. Je crains de paroître en amant, & de perdre, ſi je ne ſuis pas aimé, le bonheur de la voir, au moins, comme ſon ami. Je ne puis pas me paſſer de la voir, de l'entendre, d'admirer

tous ſes ſentimens. Ses geſtes, ſes actions, ſes moindres paroles ſont autant de jouiſſances délicieuſes pour mon cœur.

Il me ſeroit impoſſible d'exiſter ſans ſon eſtime & ſon amitié. Ses yeux, ſes attentions pour moi, toutes ſes manieres ſemblent me prouver qu'elle m'aime. Mais il eſt poſſible que ce ſoit une mépriſe, & je crains de me livrer à une explication qui me feroit courir le riſque de la perdre tout-à-fait.

Je ſuis, cependant, décidé à faire des efforts ſur moi pour vaincre cette timidité... Il eſt excuſable de la ſentir; mais il ne l'eſt pas d'y céder... Je viens d'ordonner de tenir mon traîneau prêt. Je me ſens aſſez de hardieſſe, & je vais profiter de ce moment.

J'ai écrit à ce ſujet à Miſs Fermor. Voici ſa réponſe.



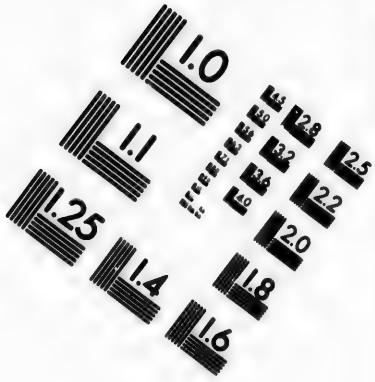
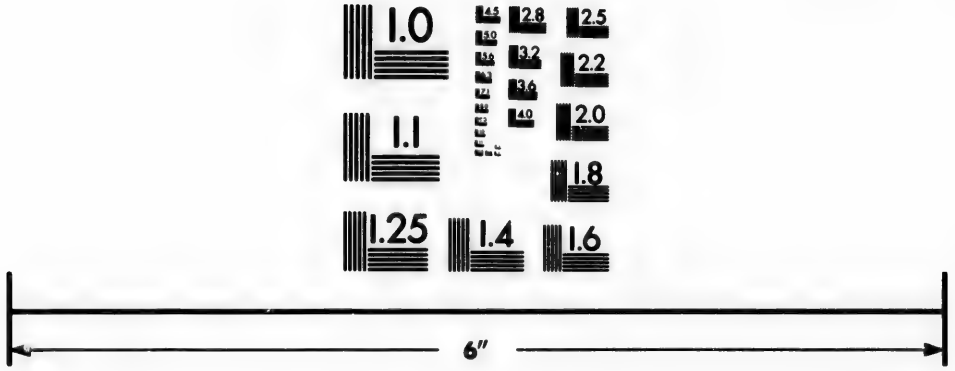
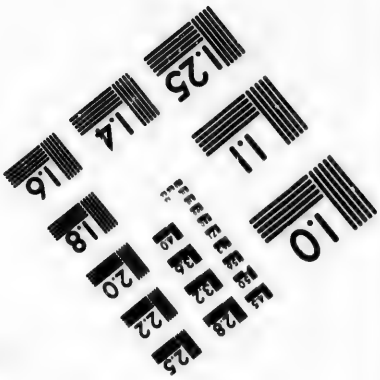


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» Vous êtes un imbécile. On voit » bien que vous ne connoiſſez pas » les femmes. Venez dîner à Sillery. » Il fait beau ; nous prendrons l'air » après - dîner, & ſi un traîneau » couvert ne vous paroît pas pro- » pice..... Je ne ſçais qu'y faire. » Mais après cela je ne veux plus » entendre parler de vous. Je vous » abandonne.

BELL FEMOR.

LETTRE CIII.

Le Colonel Rivers, à Madame Melmoth.

A Québec, ce 27 Mars, à 11 heures du ſoir.

MOn Emilie eſt une divinité, ma Lucie. On ne peut aſſez éléver ſon mérite, ſes rares qualités. Je ſuis le plus heureux des hommes. Enfin, je lui ai ouvert mon cœur... Auroit-elle pû douter de la vivacité de ma tendreſſe? Je lui en ai fait une peinture ſi touchante!.. Avec quelle attention elle m'a écouté! Elle n'a preſque point parlé; mais ſes regards, ſon air, ſon ton de voix... Une aimable rougeur qui a donné un nouvel éclat à ſon teint.. Son ſilence même... Ah! je n'ai pû douter de ſon

amour. Ses beaux yeux ont trahi mille fois le ſecret de ſon âme.

Nous avons été deſtinés l'un pour l'autre, oui, ma Lucie. Nos cœurs ſont de la plus parfaite intelligence. Chaque penſée... chaque idée... Dès le premier moment que nous nous vîmes... J'ai mille choſes à vous dire... mais le tumulte de la joie... Je vous écris ſans ſuite... Elle m'a permis de lui écrire. Que n'a-t-elle pas dit par là?

Je ne puis me coucher. Je vais me promener ſur le baſtion. Je n'ai jamais vû d'auſſi belle nuit au Canada : mais une pareille nuit devoit ſuivre un auſſi beau jour.

A une heure du matin.

J'ai fait une promenade charmante. La lune n'a jamais brillé de tant d'éclat : une foule de météores étoilés ont filé à mes yeux dans le vague

des airs... Avec quel plaiſir j'ai contemplé cette planette dans l'idée, peut être, qu'Emilie au même inſtant jouiſſoit de ſa lumiere!

Adieu, ma chere Lucie. Je vous aime au-delà de toute expreſſion. Je vous ai toujours tendrement aimé... mais mon cœur eſt enveloppé ce ſoir de tant de tendreſſe...

Cette chere Emilie... Je voulois vous dire quelque choſe & je ne ſçais plus ce que c'eſt. Mais juſqu'à ce moment je n'ai pas pû dire que j'avois vécu.

Adieu.

Rivers.

LETTRE CIV.

Le Colonel Rivers, à Madame Temple.

A Québec, ce 28 Mars.

UN billet d'Emilie ?... Ah ! que cela eſt bien dans ſon âme. Elle me prie de pacifier une querelle qui s'eſt élevée entre Bell & ſon amant... Votre amie s'eſt expoſée à cette petite diſgrace... Il ne faut ſouvent qu'une légere indiſcrétion pour effaroucher l'amour : mais ſi elle a tort, je trouve que Fitzgérald n'en a pas moins qu'elle.

Ce qu'il a fait Jeudi chez le Gouverneur n'eſt pas excuſable. Il l'a expoſée aux petits ſarcaſmes de toutes les femmes, & elles ne l'é-

pargnent pas quand elles en trouvent l'occaſion.

Un amant devroit toujours gliſſer ſur les caprices de ſa maîtreſſe quand le cœur eſt auſſi bon que celui de Bell. Je n'ai vû qu'avec peine que Fitzgérald s'en ſoit ſi vivement bleſſé, & j'aurois fait mes efforts pour raccommoder cette affaire, quand même Emilie ne m'en auroit pas prié. Je m'y trouvois même obligé: c'eſt moi qui ai été la cauſe innocente du commencement de leur querelle... Je ne ſçais ſi je l'amenerai aiſément à ce que je veux lui faire faire... mais je veux qu'il demande pardon. Cela eſt dur. Il faut pourtant que cela ſoit ainſi. L'amitié qui m'intéreſſe à l'un & à l'autre, ne ſeroit, peut-être, pas ſur ce point fort perſuaſive ſi elle parloit ſeule... mais il l'aime, & je ſuis ſûr,

quoique ſon orgueil l'empêche de l'avouer, qu'il ſouffre infiniment. Il ſe croira trop heureux d'obtenir ſa grace à ce prix.

Je ne veux point laiſſer languir cette négociation. Un vain reſſentiment pourroit, peut-être, l'engager dans une intrigue avec cette femme de diſcorde, qui n'eſt qu'une femme galante, & qui pourroit le jetter dans l'embarras. Il n'eſt pas ſi aiſé, au bout d'un certain temps, de rompre une affaire de cette eſpéce, que de l'entamer; & un homme, en ſuppoſant même qu'il ait le cœur libre, doit toujours ſe garder d'un attachement qui n'intéreſſe réellement pas ſes affections. La paſſion ou la vanité peuvent ſoutenir une affaire en paſſant; mais lorſqu'on s'attend au moindre degré de conſtance & d'attention, il faut avoir le cœur

ſenſible. Sans cela on s'aſſujettit à un eſclavage mille fois plus inſupportable que celui d'un mariage ſans inclination.

Temple vous dira que je parle comme un oracle. Combien de fois la vanité ne l'a-t-elle pas jetté dans cette ſituation déſagréable ? Mais j'eſpere qu'il eſt encore temps d'en garantir Fitzgérald.

A 6 heures du ſoir.

Les choſes vont le mieux du monde. Son cœur n'a pû ſoutenir ſa fierté, il a demandé pardon & l'a obtenu. Vous ne pouvez vous imaginer combien ils m'ont d'obligation de les avoir engagés à faire ce que chacun d'eux deſiroit dès le premier moment. J'aime beaucoup à donner des conſeils lorſque je ſuis ſûr que le cœur de la perſonne à

qui je les donne eſt diſpoſée à les ſuivre... Ils avoient tort tous deux ; mais il faut épargner aux Dames ce qui peut mortifier leur délicateſſe ou leur amour-propre. Un peu d'orgueil en amour leur ſied très-bien, & il ne nous va pas. C'eſt toujours l'amant qui doit ſe ſoumettre dans ces ſortes d'occaſions.

Je ſuis fort aiſe de mon ſuccès. De deux perſonnes fort inquiètes, j'ai fait deux heureux. Cela s'eſt paſſé de maniere que la décence n'a été bleſſée ni d'un côté ni de l'autre ; c'eſt moi qui parois avoir pris tous les ſoins de la réconciliation ſur moi-même. Bell ignore que j'ai excité Fitzgérald à demander pardon, & il ne ſe doute pas de ſon côté que j'ai agi à la priere d'Emilie. La converſation que j'ai eue avec lui à ce ſujet paroiſſoit accidentelle. Ils jouiſ-

ſent

ſent l'un & l'autre de la ſatisfaction de ſembler ne s'être, pour ainſi dire, raccommodés que du propre mouvement de leurs cœurs. Une affaire que j'avois ce ſoir à la Ville m'a forcé de les quitter... Emilie m'a remercié par un de ſes ſourires enchanteurs, & c'étoit payer, ſelon moi, plus de mille petits ſervices de cette nature.

Je ſerai demain tout le jour à Sillery.. Quel temps ennuyeux à paſſer juſques-la! Adieu, chere Lucie... Temple & vous, vous avez mes plus tendres ſouhaits.

Rivers.

LETTRE CV.

Miſs-Bell Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 20 Mars au ſoir.

JE m'en doutois, ma chere. Il eſt revenu. Je me doutois encore d'une autre choſe qu'il a faite; il a demandé pardon. Il m'a juré qu'il n'avoit eu aucune intention de me déplaire chez le Gouverneur. La crainte de m'importuner l'avoit ſeule empêché de venir à moi comme à ſon ordinaire.

Mais tout eſt raccommodé, & je ſuis fort aiſe qu'il ait ſçu ce qu'il devoit faire pour cela. Pour moi, j'étois bien décidée à ne pas ſouffrir que mon pere, qui s'impatientoit

de ne le plus revoir, l'invitât à venir à Sillery. Une abſence un peu plus longue, du moins, eût produit cet effet. Il ne s'étoit ſûrement éloigné que par pique. Il eût été, en effet, bien ſingulier qu'une femme telle que Madame D... fût ſérieuſement devenue ma rivale. Elle a dix ans plus que moi, & je ſçais ce que mon miroir & tous les hommes me diſent de ma figure... Il y a ſûrement de la différence... En vérité, Lucie, elle feroit peur ſi elle n'avoit pas une belle peau. C'eſt tout ce qu'elle a... C'eſt une blonde ſi fade ſi inſipide!.. Elle court après tous les hommes & pas un ne ſe prend à l'hameçon. Elle n'a ni eſprit, ni jugement, ni feu, ni vivacité; rien ne ſauve en elle la médiocrité de ſes charmes.

Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir eſſayé de m'enlever Fitzgérald.

Encore ſi elle n'avoit pas ſçu qu'il étoit mon amant ! mais toute la Colonie en eſt inſtruite. L'outrage n'en eſt que plus vif. Je la déteſte.

Je la retrouverai & elle me payera cher l'impertinence qu'elle m'a faite jeudi chez le Gouverneur. Si Fitzgérald la rencontre & qu'il faſſe ſeulement ſemblant de la voir, je le renvoye ſur le champ ſoupirer à ſes pieds. Je crois qu'il ne faut pas ſoupirer long-temps avec elle...

Emilie vient de lire tout cela. Elle m'a dit qu'elle n'auroit jamais imaginé que j'euſſe à ce point l'eſprit des femmes. Elle veut, au contraire, que j'accable Madame D... de politeſſes. Que dites-vous, Lucie, de cette tournure ?... J'y trouve une méchanceté !.. mais elle n'aura pas l'eſprit de la ſentir, & je veux, moi, que l'on me conçoive.

Ces Françoiſes, en vérité, ſont

insupportables. Elles s'imaginent que la vanité & la confiance qu'elles ont en elles-mêmes doivent leur tenir lieu de perfections. Elles oublient que la délicateſſe, la douceur, la ſenſibilité, ſont des attraits qui leur manquent. Il faut, pourtant, avouer qu'il y en a ici quelques-unes qui ſont belles; mais elles ne ſont pas aimables. Elles ont, ſeulement, de la vivacité, & c'eſt la ſeule choſe qui les rende ſupportables.

Vous ne manquerez pas de dire que c'eſt le dépit qui me fait parler; car Emilie me le dit auſſi... J'aurai mon tour avec elle. Une certaine autre Dame Françoiſe doit venir à Québec... Elle verra s'il eſt aiſé de dire du bien d'une rivale & de toutes celles qui peuvent le devenir.

Bon ſoir, ma chere. Dites à Temple que je l'aime... mais ne croyez

pas que je vous donne cette commiſſion parce que je ſuis, peut-être, amoureuſe de lui... Il n'en eſt rien. Dormez tranquile.

BELL FERMOR.

Vous le dirai-je ?.. J'avois bien réſolu de garder ce ſecret : mais je ne puis, pourtant, m'empêcher de vous avouer que mes yeux ont inſpiré du courage à Fitzgérald. J'étois ſi charmée de le revoir que je n'ai pû ſoutenir le rôle de dignité que j'avois commencé à jouer. En vérité, je crois que nous ſommes toutes auſſi folles les unes que les autres en affaires d'amour. Je n'aurois, cependant, pas cru cela de moi.

LETTRE CVI.

Miſs Emilie Montague à Miſs Bell Fermor.

Ce Samedi matin.

J'Ai mille choſes à vous dire, ma chere.. Je veux vous parler de Rivers, je veux vous décéler toute la foibleſſe de mon âme... Paſſez, je vous prie, un moment à ma toilette... Un moment?... Vous allez dire qu'il faut des jours.

Il eſt ſûr, ma chere Bell, que je ne peux pas l'aimer davantage... Une paſſion comme la mienne ne peut pas s'accroître; elle eſt à ſon plus haut degré. Elle étoit telle dès le moment que je l'ai vû, & ſi je ne la reſſentois pas auſſi vivement, c'eſt

que j'en étois distraite par les inquiétudes qui me tourmentoient. Je ne sçavois, cependant, pas qu'il m'aimât : mais l'amour existe de lui-même : il ne dépend point du retour. Je l'aurois aimé quand même il se seroit attaché à une autre.

L'aveu qu'il m'a fait m'a rendue la plus heureuse des femmes : mais il n'a point augmenté ma tendresse. Avec quelle douceur, quelle défiance de lui-même, quel respect, quelle délicatesse ne m'a-t-il pas avoué sa passion ! Ah ! ma chere Bell, il tient de la divinité, & l'ardeur de mon affection est pleinement justifiée.

Je l'adore... mais le mot n'est pas assez expressif pour vous donner une idée de l'excès de mon amour.

C'est ma premiere passion ; ce sera ma derniere... Mon cœur n'a jamais soupiré que pour Rivers.

Et j'ai rougi jusqu'à-présent d'avouer ses sensations ! Pardonnez-moi de ce que je ne vous en ai pas plutôt fait la confidence.

Tout le monde m'est insipide. Rien ne m'amuse. Je ne prends de plaisir que dans la conversation de Rivers. Les heures de son absence sont absolument perdues pour mon existence.

Une autre pourroit me dire que tout cela n'est qu'une folie; mais vous aimez, ma chere Bell, & vous direz que c'est tout le bonheur de ma vie.

LETTRE CVII.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Emilie Montague.

OUi, ma chere, vous avez raiſon; j'aime. Je le crois du moins ainſi. Mais je n'aime pas à votre maniere, & j'en rends grace à mon étoile.

Je préfére Fitzgérald à tous les hommes. Mais les heures de ſon abſence ſont comptées parmi celles de mon exiſtence. Il ne me fait point oublier, non plus, celles qu'il paſſe avec moi. Je compte tout. J'aime qu'on me flatte, & les attentions des autres, quoique j'aime mieux les ſiennes, ſont quelque choſe pour moi. Je l'aime, cela eſt ſûr; & la

jalouſie que m'avoit inſpirée Madame D... ne me laiſſe point de doutes ſur ce point. Cependant, ſon badinage avec d'autres ne me cauſe point de peine. Il n'y avoit que l'air d'attachement qu'il avoit pour cette femme... Et puis ſçais-je bien ſi ma vanité n'étoit pas encore plus bleſſée que mon amour?

L'amour, ma chere, eſt comme une plante que la variété du ſol différencie. Il eſt exotique & ne croît que foiblement chez nous autres Coquettes : mais dans ſon climat naturel, chez les Beautés qui ont comme vous de la ſenſibilité, des affections vives...

Je vais aller vous joindre... Je n'ai plus à combiner avec mon miroir que l'arrangement d'une aigrette... J'en écouterai plus tranquilement vos ſoupirs.

LETTRE CVIII.

Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.

Son badinage avec d'autres ne me fait point de peine!.. Ciel ! peut-on parler ainſi quand on aime ? vous n'aimez pas.

Une femme qui jette ſeulement les yeux ſur Rivers me ſemble ma rivale. Je la crois animée d'une paſſion auſſi tendre & auſſi vive que la mienne. Je pâlis, j'ai le cœur percé. S'il regarde lui-même une autre femme un inſtant, je tremble qu'il ne change. Je ne peux pas ſupporter l'idée que je pourrois lui être moins chere un jour... Et quelle femme, dont le cœur n'eſt point

engagé, peut être insensible à ses perfections ?

Je vous l'ai déja dit ; mais je ne me lasse point de vous répéter que le Ciel l'a formé pour jetter l'ame d'une femme dans l'enchantement. Sa délicatesse, sa sensibilité, ses yeux qui laissent parler son esprit à travers leurs regards touchans, ses graces infinies, son air, le son de sa voix... Ah ! ma chere, je ne l'ai jamais entendu parler qu'il n'ait agité mon cœur d'un mouvement délicieux...

Mais j'ai tort d'animer une passion qui n'est déja que trop vive. Je ne veux plus songer si souvent à lui. Je ne veux plus parler de lui... Ne me parlez point de lui, ma chere Bell. Parlez-moi plutôt de Fitzgérald : vous ne craignez point, vous, que votre passion en devienne plus violente.

Je ſerois charmée, cependant, que votre tendreſſe fût plus vive. Vous auriez plus d'indulgence pour ma foibleſſe... Je rougis de l'avouer même à vous.

Je rougis ?... Ah ! qu'ai-je dit ? Non, je fais gloire d'aimer le plus aimable des hommes.

Parlez-moi de lui ſans ceſſe, que ce ſoit lui qui ſoit toujours l'objet de nos entretiens. Je déteſte toute converſation dont il n'eſt pas le ſujet... Mais qui m'interrompt ?...

Avez-vous placé votre aigrette ? Ah ! ma chere, il eſt à la porte. Je tremble. Je n'oſe aller au-devant de lui. Je crains de trahir, en le voyant, toute la foibleſſe de mon ame. Venez à moi ſur le champ. Votre pere eſt venu me chercher. Mais je ne deſcendrai pas ſans vous. Je ne veux pas le voir ſeule ; mon cœur eſt trop attendri en ce moment. Il ne faut

pas qu'il ſçache à quel excès il eſt aimé. Votre gaieté lui en dérobera la moitié... Mais venez vîte... il s'impatienteroit.

LETTRE CIX.

Le Colonel Rivers, à Madame Temple.

A Québec, ce 28 Mars.

L'Arrivée imprévue de Madame Desroches, que je n'attendois que dans quelque temps, me jette dans un embarras extrême. Je ne sçais comment concilier toutes les politesses que je lui dois avec les attentions que ma tendresse exige de moi pour Emilie... Il m'est venu une idée. C'est de tâcher de les faire trouver ensemble le plus souvent qu'il me sera possible... Je voudrois engager Emilie à lui rendre la premiere visite; & après les soupçons qu'elle a eus, c'est un point délicat à ménager.

Mais ne ſeroit-ce donc pas, en même temps, une cruauté envers Madame Deſroches ? Je connois la généroſité de ſon eſprit ; majs je connois auſſi la foibleſſe du cœur humain. Verra-t-elle avec plaiſir une rivale aimée ?

Que n'êtes-vous ici, ma chere Lucie ? vous me donneriez des conſeils. Je demanderai à Bell ce qu'il faut que je faſſe. Elle connoît les penſées les plus ſecretes du cœur de mon Emilie.

A 11 *heures.*

Je viens de voir Madame Deſroches chez une de ſes parentes où elle eſt deſcendue. Le plaiſir avec lequel elle m'a reçu a été remarqué de tout le monde. Elle a rougi. Sa voix s'eſt affoiblie en me parlant. Ses yeux exprimoient une tendreſſe qui ſembloit me reprocher mon inſenſibilité. J'ai ſenti moi-même une

peine ſecrete de ne pouvoir répondre à ſon amour... J'ai craint de l'animer davantage & mes yeux ont, à-peine, oſé rencontrer les ſiens. Je me ſuis trouvé devant elle comme un coupable... En vérité, je ne ſçais quel parti prendre... Il faudra, par égard pour tous deux, que je la voye rarement. Mais quel air aura ma négligence, après toutes les attentions qu'elle a eues pour moi, & toute l'amitié qu'elle a fait éclater ?

Mon embarras ne peut ſe concevoir. Je vais à Sillery. J'acheverai ma lettre à mon retour.

A 8 heures.

J'ai prévenu Emilie de l'arrivée de Madame Deſroches. Elle a changé de couleur & j'ai craint d'abord de lui en dire plus... Je lui ai demandé enfin ſi elle ne voudroit pas bien me faire le plaiſir de lui rendre une

viſite demain matin... Elle m'a dit, avec une eſpéce d'émotion qu'elle le feroit.

Bell viendra avec elle & je les accompagnerai. Je crains de les introduire avec mauvaiſe grace.

Adieu, ma Lucie.

Rivers.

LETTRE CX.

Miſs Emile Montague, à Miſs Bell Fermor.

Ce Dimanche matin.

JE ne ſçais, ma chere Bell, ſi vous avez pû croire qu'il dût s'attendre à une preuve auſſi ſenſible de l'envie que j'ai de lui plaire : mais que peut-il me demander que je lui refuſe ? Oui, je verrai cette Madame Deſroches, ſon amie. Je l'aimerai même s'il eſt poſſible à une femme d'être auſſi déſintéreſſée. Elle l'aime, il la voit, & l'on dit qu'elle eſt aimable. Je vous aſſure que j'aurois voulu qu'elle eût différé ſon voyage.

Mais le voilà qui vient nous chercher. Il entre & ſes yeux ſemblen

me remercier de cet excès de complaisance.

A 6 heures.

Mais la trouvez-vous donc si aimable, ma chere ? Elle a de beaux yeux; mais ne vous êtes-vous donc pas apperçue qu'ils ont plus de feu que de douceur ? Elle m'a déplu par la vivacité de ses manieres. Si elle aimoit comme moi, elle ne paroîtroit sûrement pas aussi pétulente.

Je ne crois pas, ma chere Bell, qu'une Françoise puisse aimer. La vanité, seule, est la passion dominante de leurs cœurs. Rivers s'est sûrement trompé en s'imaginant qu'elle lui étoit attachée. J'ai cru entrevoir beaucoup d'affectation dans les attentions qu'elle a eues pour moi. Je la crois rusée. Peut-être y a-t-il un peu de prévention de ma part : peut-être est-elle aussi aima-

ble qu'on me le dit. J'y consens; mais elle ne me plaît pas.

Rivers m'a prié de lui témoigner de l'amitié. Cela me sera impossible. L'amitié n'est point l'effet de la contrainte; elle vient de la sympathie, comme l'amour.

LETTRE CXI.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Emilie Montague.

Lundi.

VOici une lettre que j'aime mieux vous envoyer que de vous porter. Elle eſt plus pour vous que pour moi. J'excuſe volontiers la Dame qui vous trouve la plus belle de nous deux... mais ſi elle donnoit cette préférence à une autre je la déteſterois. Mon Emilie & l'amitié que j'ai pour elle, ſçavent réduire mon amour-propre à de juſtes bornes. Je ne ſçais pas bien, cependant, ſi je ſouffrirois aiſément qu'un homme m'eût miſe au ſecond rang... mais je ſouffre avec beaucoup de tranquilité que vous ſoyez la beauté des

Dames. Liſez, & dictez-moi la réponſe qu'il faut que je faſſe... Votre petite Bell attend vos ordres à ſon ſecrétaire...

Lettre du Colonel Rivers.

Vous m'avez ſenſiblement obligé, ma chere Bell, ainſi que votre aimable amie, d'avoir fait la viſite d'hier. Madame Deſroches eſt enchantée de vous deux. Elle a, cependant, & n'en ſoyez pas fâchée, je vous prie, un peu plus de prédilection pour Emilie que pour vous. Elle dit que c'eſt un Ange ſous une figure humaine. Un homme qui pourroit la voir ſans l'aimer lui paroîtroit inſenſible. Enfin, pour me ſervir de ſes propres expreſſions, elle n'a jamais vû de femme plus touchante, plus intéreſſante.

Cela ne l'empêche point de faire l'éloge de vos charmes. Ceux d'Emilie

lie l'affectent davantage; mais elle eſt ſûre que la plûpart des hommes auront plus de goût pour vous.

Elle ſe propoſe de vous aller voir cette après-dînée: je dois être ſon conducteur. Le beau temps pourroit vous engager à faire quelque promenade. Puis-je vous prier de nous attendre?

RIVERS.

LETTRE CXII.

Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.

ENcore cette Madame Deſroches ?... Elle me fatigue. Il faut, cependant, la laiſſer venir. Je vous aſſure qu'elle a de la ruſe : elle le ſéduit par cette apparence de généroſité... Il ne m'eſt pas poſſible de répondre à ſon amitié. Je la recevrai, pourtant, avec politeſſe.

Et c'eſt lui qui doit la conduire ? ... Il n'importe. Je n'ai rien à craindre ſi la plus ſincere affection peut m'aſſurer ſon cœur. Cependant, il eſt impoſſible de ſe défendre d'avoir un peu d'in-

quiétude lorſqu'on aime comme moi. Il ignore l'excès de ma tendreſſe pour lui.

EMILIE.

LETTRE CXIII.

Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.

Lundi au ſoir.

IL n'y a, je crois, point de femme auſſi foible que moi. J'ai honte de vous avouer mes ſenſations. Rien ne peut vaincre ma répugnance pour Madame Deſroches. Elle m'a dit mille choſes obligeantes, & combien n'a-t-elle pas loué Rivers? Je ne lui répondois point, j'étois plutôt prête à verſer des larmes. Que peut-elle dire, que peut-elle penſer de moi? Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ma jalouſie une baſſeſſe impardonnable?

J'eſſaye à découvrir le motif de ſes attentions pour moi; mais je fais

pour cela des efforts inutiles ; je n'en peux pénétrer la raiſon. Elle en a agi avec moi avec politeſſe, elle m'a même donné des marques d'affection. Il ſembloit qu'elle ſentoit ma confuſion & je l'ai vue y compatir... C'eſt la plus fourbe ou la plus généreuſe des femmes. Voilà tout ce que j'en peux dire.

EMILIE.

LETTRE CXIV.

Miſs Bell Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 29 Mars.

JE me ſuis levée aujourd'hui une heure plus matin qu'à l'ordinaire, parce que je voulois vous écrire & que nous allons dîner à une Habitation du voiſinage. Il doit s'y trouver grande compagnie. Il y aura bal. C'eſt preſqu'une de nos dernieres parties d'hyver. La chaleur du ſoleil commence à ammollir la neige; elle eſt plus forte ici à préſent qu'elle ne l'eſt en Angleterre au mois de Mai.

Madame Deſroches eſt de la partie, & c'eſt mon pere qui la mene. Rivers aura Emilie dans ſon traî-

neau. Je crois qu'elle ſeroit devenue folle ſi c'eût été lui qui ſe fût chargé de Madame Deſroches. Je ne conçois pas comment elle en peut être jalouſe ; elle n'eſt ni auſſi jeune ni auſſi belle qu'elle, & elle ne forme certainement aucune prétention ſur Rivers. Elle ne paroît ſouhaiter que ſon amitié.

Mais eſt-ce à moi de lui reprocher de la jalouſie ? Madame D. ne m'en a-t-elle pas inſpiré à moi-même ? Et quelle femme ! Madame Deſroches vaut mille fois mieux. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Toutes les femmes ſont femmes ſur ce point, & nous devons être fort indulgentes les unes pour les autres.

Il s'en faut beaucoup, cependant, que nous ayons, Emilie & moi, les mêmes idées ſur l'amour. Elle en fait l'unique affaire de ſa vie, & ce n'eſt pour moi qu'un amuſement.

Tous ſes momens, ſi je peux m'exprimer ainſi, ſemblent nourris d'amour ; il n'eſt que l'aſſaiſonnement des miens ; & s'il faut encore préſenter la choſe ſous une autre forme, elle aime comme une femme folle, & moi comme un homme de bon ſens, & l'on dit que l'amour des hommes, comparé à celui des femmes, n'eſt que dans la proportion d'un à vingt. Vous ne vous attendiez pas, ſans doute, à trouver ici la ſolution d'un problême géométrique.. mais on a la manie de tout calculer à préſent... Et pourquoi les paſſions ne ſeroient-elles pas ſoumiſes comme autre choſe aux élémens d'Euclide ?

Après tout, ma Lucie, c'eſt une choſe extravagante aux parens d'élever les deux ſexes d'une maniere ſi différente. On diroit qu'ils ne ſeroient pas faits pour vivre enſemble.

On s'efforce dès l'enfance à amolir le cœur des femmes & à endurcir celui des hommes. On devroit, au contraire, ſuivre une maxime toute oppoſée. Les hommes, de leur naturel, ſont aſſez inſenſibles. Les femmes ne naiſſent qu'avec trop de diſpoſition à l'amour & à toutes les tendres affections.

Je ne connois uniquement que votre frere qui ait à la fois, la ſenſibilité d'une femme & la fermeté d'un homme. C'eſt un alliage heureux qui frappe toutes les femmes de ſa connoiſſance, & qui contribue beaucoup à le rendre notre favori. Il n'y a, tout au plus, que les étourdies qui pourroient lui préférer un Fat, parce qu'elles ne ſçavent pas ſaiſir la différence des caractères; les femmes ſenſées ne peuvent ſe défendre de ſentir pour lui quelque

affection dès qu'elles le connoiſſent, & ce ſont les ſeules qui méritent d'être comptées dans la ſociété.

Il me prend une envie de diſſerter ſur leur compte. Je crois qu'on peut les diviſer en deux claſſes ; les femmes tendres & celles qui ſont gaies.

Je place Emilie à la tête des premieres ; elles ſont infiniment plus ſuſceptibles de bonheur que les autres ; mais cet avantage ſe balance par la diſpoſition où elles ſont d'éprouver au même degré tout ce qui peut les rendre malheureuſes.

Les femmes gaies, telles que vous & moi, dont les ſenſations ne ſont pas ſi profondes, courent moins de riſques ; & elles ſont, peut-être, auſſi heureuſes. J'aime, du moins, à me le perſuader.

Je ſuppoſe qu'Emilie épouſe Ri-

vers, & que Fitzgérald ſoit aſſez fortuné pour m'obtenir, elle ſera ſûrement plus heureuſe que moi: mais ſi quelqu'accident s'oppoſe à ces beaux projets, ou que ces deux hommes, qui ſont aujourd'hui ſi tendres, ſi attentifs, ſi prévenans, changent de façon de penſer & nous laiſſent là, ma ſituation ne ſera certainement pas ſi déſagréable que celle d'Emilie.

Je bouderai pendant un mois, peut-être, & je chercherai enſuite un autre amant. Il n'y aura pas plus de temps perdu. Emilie, au contraire ſe lamentera, languira... heureuſe ſi elle échappe à l'éthiſie...

Adieu, on m'attend.

Mardi, à minuit.

Notre partie a été joyeuſe. Un joli bal a augmenté la bonne hu-

meur. C'eſt avec Fitzgérald que j'ai danſé, & je l'ai trouvé mieux qu'à l'ordinaire, malgré l'habitude de le voir.

L'amour heureux inſpire la gaieté. Je n'avois point encore vû Emilie ſi éveillée. Les yeux de votre frere ne ſe ſont pas détournés d'elle un moment, & l'on voyoit aiſément à la douce ſérénité qui regnoit ſur tout ſon viſage qu'elle ſentoit cette préférence. Madame Deſroches jouoit un rôle bien différent. Je la plaignois. Emilie avoit pour elle des attentions, des complaiſances infinies... Elle y répondoit; mais ce n'étoit qu'avec contrainte. Elle n'avoit point cet air aiſé que nous lui remarquâmes lors de notre premiere viſite. Elle ſentoit vivement tous les égards de Rivers pour Emilie... Il les a métamorphoſées toutes les deux

aujourd'hui d'une maniere extraordinaire.

Nous avons ſoupé chez votre frere en revenant. Ses fenêtres donnent ſur la riviere Saint-Laurent, & nous avons joui d'un ſpectacle ſingulier dont l'imagination ne peut pas ſe former l'idée.

On ſuit ici, pour pêcher, l'hyver, une méthode qui n'a rien de particulier au pays. On caſſe la glace par endroits, & le poiſſon pour avoir de l'air vient ſe faire prendre ſur la ſurface de l'eau. Mais les Pêcheurs, pour ſe mettre à l'abri du froid exceſſif de la nuit, ſe conſtruiſent des petites cabanes de glace, dans une forme demi circulaire, dont l'étendue eſt à-peu-près d'un quart de mile. L'éclat du feu qu'ils font de diſtance en diſtance, pénétre la tranſparence de ces murs de glace, & répand une lumiere vive,

brillante & nuancée qui fait un plaiſir infini. Ce vaſte croiſſant a l'air d'une maſſe de diamants que le ſoleil fait étinceller de toutes les couleurs du Priſme.

Vous ne voyez rien, vous, dans votre Europe qui offre quelque choſe de rare & d'extraordinaire. Mais vous êtes civiliſés, vous jouiſſez de tout ce que les Arts & l'induſtrie produiſent d'agréable. Eh! venez voir ici la nature dans toute ſa pompe ſauvage & magnifique. Votre frere va devenir Prince de Kamaraskas. Je ne cédérois pas ce titre là pour toutes les Principautés, à noms barbares, du Saint-Empire.

Adieu.

B. FERMOR.

Une réflexion avant de quitter. La variété des grands objets dans le Canada & les amuſemens qu'on s'y

procure, me fortifient dans une opinion que j'ai conçue preſqu'en arrivant. C'eſt que la Providence a fait à peu-près par-tout un partage égal des commodités & des incommodités de la vie. Nous avons ici des plaiſirs, même en hyver, qui balancent les déſagrémens que la rigueur de la ſaiſon nous cauſe. Bon ſoir.

LETTRE CXV.

Le Colonel Rivers, à Madame Temple.

A Québec, ce 2 Avril.

UNe lettre que je reçois de Montréal me jette dans l'incertitude ſur le choix du lieu de mon établiſſement. On me fait la deſcription d'un canton de terre qui eſt ſitué ſur le bord du Lac Champlain. L'ami qui m'écrit m'aſſure que je dois le préférer à Kamaraskas, & il me preſſe vivement d'aller examiner cette poſſeſſion, parce qu'il ſera dangereux dans quelques jours de voyager ſur la glace des rivieres.

J'ai fort envie de faire cette courſe. La principale raiſon qui m'excitoit à m'établir à Kamaraskas

étoit le voiſinage de Madame Deſroches. Je m'étois imaginé qu'elles pourroient ſe lier d'amitié & ſe former une ſociété agréable. Je vois que cela ne peut réuſſir. Je ne ſçais pas même s'il n'y auroit pas d'imprudence de ma part. L'eſpéce de tendreſſe, que la reconnoiſſance & même une ſorte de compaſſion m'excitérent à témoigner à Madame Deſroches, eſt une circonſtance qui pourroit retarder le changement de ſon affection pour moi en une ſimple liaiſon d'amitié. Un ſpectateur ſuperficiel & indifférent auroit pû prendre le ſentiment qu'elle m'inſpira pour de l'amour, & elle l'interprêta d'abord elle-même ainſi. Ce ſeroit, peut-être, entretenir dans ſon cœur un eſpoir imaginaire, & je ſuis délicat en amour. Je ne voudrois pas que l'on pût ſeule-

ment ſoupçonner que je puiſſe avoir un deſir dont mon Emilie ne ſoit pas l'objet.

Le changement frappant que je remarquai ſur ſon viſage lorſqu'elle vit Madame Deſroches pour la premiere fois, me fit voir d'ailleurs toute mon indiſcrétion... Je ſentis que leurs cœurs n'étoient pas diſpoſés à ſeconder l'idée que j'avois conçue de former entr'elles une liaiſon particuliere. Le mérite de l'une & de l'autre, leur affection pour moi, flattoient ma vanité, & la vanité ſeule me faiſoit deſirer une union qui, à bien examiner les circonſtances où elles ſe trouvent, n'eſt peut-être pas poſſible.

Mon établiſſement dans le Canada n'eſt plus douteux. Je ſuis aſſuré de la tendreſſe d'Emilie. Elle me refuſe, cependant, ſa main;

mais c'eſt par des motifs qui me la rendent encore plus chere, & j'eſpere que l'amour les ſurmontera.

Adieu. Je vais partir pour Montréal. Je paſſerai à Sillery pour dire adieu à Emilie & la conſulter.

RIVERS.

Aux Chambeaux, à 7 heures du ſoir.

Emilie n'approuve point mon deſſein de me fixer en Amérique. Elle m'a dit ſur cela une foule de raiſons. Mais ſi, cependant, j'y ſuis déterminé, elle m'a engagé de préférer le Lac Champlain au Kamaraſkas, à cauſe du climat... Bell, à ce mot, ſourit, & une rougeur couvrit auſſi-tôt les joues de ma tendre Emilie... Rien ne pouvoit me flatter davantage que cette petite circonſtan-

ce... Si elle n'avoit vû Madame Deſroches qu'avec une indifférence tranquile, ſi elle n'avoit pas été affectée de l'idée que j'avois de me fixer auprès d'elle, j'aurois douté de l'excès de ſa tendreſſe : mais la crainte accompagne toujours le véritable amour.

Il m'a fallu du courage pour entreprendre ce voyage. Il me ſeroit impoſſible de le continuer dans trois jours. La glace craque ſous nos pieds à chaque pas des chevaux, & je vous avoue que cela n'eſt pas amuſant, lorſqu'on ſçait qu'il y a deſſous un fluide de vingt braſſes de profondeur. Je n'aurois pas entrepris cette courſe ſi j'avois ſçu le véritable état de la glace. Il faut ſupporter, avec courage, les périls inévitables; mais il ne faut pas s'y expoſer quand l'honneur n'en fait pas une loi.

Je vais ſouper chez le Seigneur du village. On dit que la Dame eſt une des plus belles femmes de toute la Colonie. Adieu, ma chere. Je vous écrirai de Montréal.

LETTRE CXVI.

Le Colonel Rivers, à Madame Temple.

A Montréal, ce 3 Avril.

ME voilà arrivé, ma chere Lucie. Je n'ai point fait de voyage plus désagréable & plus dangereux. Il a fallu quitter la riviere presqu'en sortant des Chambeaux, & la route de terre étoit affreuse. Les chevaux enfonçoient jusqu'à la selle dans la neige fondante.

Un Officier de la nouvelle York, qui est arrivé en même temps que moi, m'a remis une lettre de vous & une autre de Temple, qui sont venues par un vaisseau marchand. Je suis charmé que vous jouissiez

l'un & l'autre d'une parfaite ſanté, & que votre affection réciproque, depuis votre mariage, ſemble plutôt s'accroître que diminuer.

Vous me demandez une recette pour conſerver les douceurs de cette union dont dépend le bonheur de votre vie. Temple me fait la même queſtion. Croyez-vous que cela ſoit facile à réſoudre ? C'eſt la queſtion la plus délicate & la plus importante de toutes celles qui intéreſſent la vie humaine. Je vais commencer par vous.

Il faut d'abord que vous ſçachiez que le caprice, les fantaiſies, l'inconſtance & l'injuſtice des hommes, rendent la tâche des femmes mariées extrêmement difficile.

Leur prudence, leur vertu s'attirent un hommage qu'il eſt preſque impoſſible de leur refuſer : on leur

accorde de l'eſtime ; mais cette opinion qu'on a d'elles, ne ſuffit pas, malheureuſement, pour rendre un mariage heureux... Il faut entretenir la paſſion ; & la préſence continuelle de l'objet aimé y eſt funeſte, elle l'éteint. Une indifférence ſtupide y ſuccéde ; & c'eſt un fléau inſupportable à des eſprits ſenſibles. Les perſonnes qui ſe trouvent placées dans le rang le plus élevé, ſont celles, ſur-tout, qui paſſent le plus rapidement à cet état d'indifférence. Moins elles ſont ſéparées les unes des autres par leur genre de vie, plus l'habitude de ſe voir les précipite rapidement dans cette eſpéce d'apathie.

Les gens du peuple, que leurs occupations éloignent les uns des autres, & dont l'éducation, d'ailleurs, a moins développé la ſenſibilité, ne

courent

courent pas les mêmes risques de se dégoûter de leur union, à moins qu'ils ne soient naturellement vicieux... On les voit communément se féliciter de l'état du mariage. Il les rend heureux.

Madame de Maintenon, qui connoissoit si bien le cœur de l'homme, donnoit sur ce point des conseils à la Ducheſſe de Bourgogne, qui me paroissent pris dans la nature. Ils pourroient vous servir de guide. Je vais vous retracer ce qu'elle disoit par rapport aux femmes en général. Ce qui regardoit la Princesse, en particulier, ne peut intéresser que les personnes qui sont placées dans ce rang élevé.

Ne vous attendez pas, disoit-elle, à un bonheur parfait. Il n'en existe point dans ce monde.

Votre sexe, qui est toujours dans

la dépendance, eſt, par cette raiſon plus expoſé à ſouffrir. Ne ſoyez ni honteuſe, ni chagrine de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui ſont dans l'ordre de la Providence.

Que votre mari ſoit toujours votre meilleur ami, votre unique confident.

Il ne faut pas vous imaginer que votre union vous fera jouir d'une paix parfaite. Les meilleurs mariages ne ſont que ceux où l'on ſe ſupporte mutuellement & tour à tour avec douceur & patience. Il n'y en a point où l'on n'ait quelque contradiction, quelque déſagrément à eſſuyer.

Ne vous flattez pas non plus d'être l'objet d'une amitié auſſi vive que celle que vous pourriez reſſentir vous-même. Les hommes, en général, ſont moins tendres que les fem-

mes. Vous ſeriez malheureuſe ſi vous aviez trop de délicateſſe ſur ce point.

Que le Ciel défende votre cœur de la jalouſie. Ce n'eſt point par les plaintes, la mauvaiſe humeur & les reproches que vous pourrez vous flater de rappeller votre mari & de le faire revenir à vous. La patience & la douceur ſont les ſeuls moyens qui peuvent vous promettre du ſuccès. L'impatience aigrit & aliéne les cœurs ; la douceur les ramène.

Les hommes ſont naturellement tyranniques. Ce ſont des deſpotes qui veulent jouir de la liberté & des plaiſirs, tandis qu'ils exigent ſouvent que nous y renoncions. N'approfondiſſez pas ſi leurs droits ſont bien fondés. Il ſuffit qu'ils ſoient établis. Ils ſont les maîtres. Notre deſtin, à nous, eſt de ſouffrir & d'obéir ſans murmure.

Tel eſt à-peu près, ma chere, le langage de Madame de Maintenon. C'eſt en ſuivant ces préceptes, qu'après avoir reſté plus de vingt ans veuve, elle parvint à enflammer le cœur d'un des plus grands Monarques. Entouré de beautés, habitué à la flaterie & à l'adulation, parvenu au ſuprême degré de la puiſſance, couvert de gloire, il l'épouſa quoiqu'il fût plus jeune qu'elle, & elle le retint dans ſes chaînes juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Il ne faut, cependant, pas vous effrayer, ma chere Lucie, du tableau qu'elle fait du mariage... Les femmes ne ſont pas nées, comme elle le penſe, pour ſouffrir & pour obéir.

J'avoue que nous ſommes en général impérieux & tyranniques. Mais les hommes qui connoiſſent le véri-

table ſecret de ſe rendre heureux, abdiquent ce titre odieux de maître... Ils ſe mettent à l'uniſſon & deviennent de tendres amis. Ils déteſtent ces mœurs barbares qui ne vous placent au rang des êtres créés que pour vous ſoumettre en tout à leux ſexe. C'eſt une idée qui inſulte la Divinité. Elle flate, à la vérité, notre orgueil; mais les hommes ſenſés ne déſirent de vous enchaîner que par les doux liens de l'affection.

C'eſt l'égalité qui eſt l'ame de l'amitié. Le mariage n'eſt agréable qu'en uniſſant le cœur & l'eſprit. Malheur à l'homme qui s'imagine qu'il devoue ſa femme en eſclave à la volonté d'un maître impérieux! L'idée qu'il veut lui inſpirer de ſa ſujétion, détruit néceſſairement celle de l'amour. Je voudrois que le mot

d'obéir fût banni de la cérémonie conjugale.

Vous dirai-je encore quelque chose ? Il me semble qu'on ne peut rien ajouter aux préceptes d'une Dame aussi versée dans l'art de plaire que Madame de Maintenon... mais vous me feriez des reproches de ne vous avoir rien dit qui vienne de moi... Hé bien ! écoutez.

Appliquez-vous à bien connoître le goût de votre mari. Tâchez de vous amuser des plaisirs qui paroissent le plus l'affecter. Etudiez-vous à lui faire trouver chez lui de l'amusement. Ne prenez, sur-tout, point d'humeur de ce qu'il vous quitte pour aller se dissiper ailleurs. Il n'en reviendra qu'avec plus de goût auprès de vous pour jouir de votre conversation. Votre fortune vous le permet : ayez des ap-

partemens ſéparés. Mettez beaucoup d'élégance dans votre parure : mais ſans trop de recherches ni de dépenſes. Conſervez cette fine délicateſſe que je vous ai toujours vue en tout. Recevez les amis de votre mari avec plaiſir. Les attentions que vous aurez pour eux lui ſeront auſſi ſenſibles que celles que vous aurez pour lui. Imaginez de petites parties que vous croirez dans ſon goût, & faites, dans ces occaſions, un bon choix de votre compagnie. Soyez vive & enjouée dans tous vos entretiens avec lui... mais ne négligez rien, en même temps, pour cultiver votre eſprit & votre raiſon. Il faut qu'il trouve en vous une compagne utile & agréable dans les occaſions où il s'agit de matieres graves & ſérieuſes. N'ignorez rien de tout ce qu'il ſied à votre ſexe de ſça-

voir... Il en faut, ſeulement, éloigner l'affectation. Une femme qui veut montrer ſes talens & ſes connoiſſances devient bientôt inſupportable.

Une économie exacte eſt une vertu qu'il ne faut point négliger: mais il n'en faut point faire parade; elle ne doit paroître que par l'effet.

Il y a des femmes qui ſe targuent de leur fidélité & qui ſont dures, acariâtres. C'eſt la faire payer trop cher à leurs maris. Que votre vertu ſoit agréable & complaiſante. La gaieté eſt la parure naïve de l'innocence.

Enfin, ma chere ſœur, ne perdez point, quoique mariée, les manieres aimables d'une maîtreſſe. Que votre conduite avec votre mari ſoit la même que celle qui l'avoit engagé à devenir votre amant. En conſervant

toujours l'idée de plaire, vous ne manquerez pas de réuſſir.

Je vais, à-préſent, tracer un autre plan. Adieu, chere ſœur. Je ne ferai qu'un paquet de cette lettre & de celle que je vais écrire à Temple.

Rivers.

LETTRE CXVII.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

BAdines-tu, mon cher Temple? ou veux-tu réellement que je te diſe ma façon de penſer ſur le moyen de te conſerver l'affection d'une femme auſſi aimable que ma ſœur? Un Pédagogue comme moi ne te paroîtra-t-il pas bien gauche, bien ridicule?... J'aurois envie pour toute leçon de ne te dire qu'une choſe. C'eſt de te conduire comme tu as fait juſqu'à préſent... Tu ne t'attends pas à être cité, & ton amour-propre ſeroit exceſſivement flaté de ce que je te prendrois toi-même pour exemple... Cela vaudroit à Lucie un re-

doublement de tendreſſe ; mais je veux auſſi que tu m'aies quelqu'obligation de ton bonheur. On a donné aux femmes mariées une foule de régles pour ſe conduire, & l'on n'en a preſque point fait pour les hommes. Il ſemble qu'on n'ait pas regardé comme une choſe eſſentielle au bonheur domeſtique que l'homme conſervât le cœur de la femme avec laquelle il doit paſſer ſa vie. Hé ! n'eſt-il donc pas digne d'un homme heureux de la rendre auſſi heureuſe que lui ? Eſt-il poſſible même qu'on jouiſſe de quelque félicité ſans la lui faire partager ?

Tu as, ſans doute, mon ami, des idées trop juſte du plaiſir pour penſer différemment. Tu veux être aimé. C'eſt le bonheur que tu avois toujours pourſuivi ſans y atteindre. Mais tu poſſédes, maintenant, un

cœur plein de ſenſibilité, & qui t'aime avec ardeur. Tu crains que ſa paſſion ne s'affoibliſſe... Le mépris que tu ferois de ſon affection pourroit, effectivement, te l'aliéner. Il eſt facile de prévenir ce malheur. Appliques-toi toujours à conſerver ce tréſor ineſtimable. Ce que j'ai écrit à ma ſœur ſur le même ſujet, peut t'être utile. Conſidéres, ſur-tout, une choſe. Le cœur des femmes n'eſt pas moins délicat que tendre. Elles ont des ſenſations plus vives que nous. Elles ſentent plus profondément; mais leur tendreſſe ſe bleſſe de peu de choſe. Leurs cœurs une fois éloignés ne reviennent preſque jamais.

La nature & l'éducation les rendent en même temps plus conſtantes que nous... Il faut preſque toujours de mauvais traitemens pour leur

faire changer d'objet dans leurs affections ; & je ne trouve pas le mépris dont la mauvaise conduite de la femme couvre le mari si injuste qu'on le pense. Il se l'est souvent attiré.

Un des grands moyens de se captiver toujours leurs cœurs, est de conserver les attentions qu'on avoit pour elles lorsqu'on n'étoit que leur amant. Un air de négligence blesse la vanité de la nature humaine, & cette passion ne nous quite qu'avec la vie.

Il y a une espéce de tendresse attentive qu'on ne peut décrire ; mais qui est sentie par les hommes qui ont de l'âme. Elle plaît singuliérement aux femmes. C'est une sensation qui nous plaît à nous-mêmes & qui produit les plus heureux effets. C'est de considérer ces aimables

créatures comme des êtres que la nature a placés dans ce monde ſous notre protection, & qu'elle n'a mis ſous notre dépendance que pour que nous faſſions leur bonheur. C'eſt là le plus fort des liens qui nous aſſurent leur affection.

Je ne crois pas que tu retournes jamais à tes premieres galanteries : ce ne ſeroit ſûrement que par inadvertance. J'ai, ſur ce point, un conſeil à te donner Je connois ma ſœur ; je voudrois que tu lui en fiſſes la confidence. La choſe lui ſeroit d'abord ſenſible ; mais tu lui donnerois par-là une preuve d'eſtime qui augmenteroit ſon amitié pour toi. Elle ne verroit ton erreur qu'avec des yeux de compaſſion & d'indulgence, & peu à peu elle te feroit revenir à elle par ſa tendreſſe engageante.

Mais en voilà assez. Je viens de remplir une tâche pénible... cela mérite bien que vous m'en sçachiez gré l'un & l'autre.

Adieu.

RIVERS.

LETTRE CXVIII.

Sir Guillaume Fermor, au Comte de .....

A Sillery, ce 8 Avril 1767.

IL eſt ſûr, Mylord, que la pauvreté eſt la compagne inſéparable de la pareſſe & de l'indolence. La preuve en éclate ici à chaque inſtant. La fertilité du ſol n'empêche pas les Canadiens d'être pauvres ſur des terres qui leur appartiennent & dont ils ne payent que le cens le plus modique à leurs Seigneurs.

Leur extrême indolence ſe montre dans toute leur conduite. Il eſt rare de voir les payſans marcher à pied. Ce ſeroit même une fatigue

insupportable pour eux que de monter à cheval : à l'imitation de leurs Seigneurs qui sont aussi lâches & aussi paresseux, ils se panchent nonchalament, selon la saison, dans un traîneau ou dans une chaise... Ils ne se donnent pas même la peine de conduire la voiture. Un Domestique, assis sur le siége, mene le cheval. Ils ont l'hyver les mains dans un gros manchon, & avec tout cet appareil, qui annonce de l'opulence, leurs femmes & leurs enfans n'ont souvent pas de pain.

L'hyver se passe parmi eux dans un mêlange d'enjouement & d'inaction. Leurs momens de gaieté sont remplis par la danse & les festins. Ils fument & boivent de l'eau-de-vie auprès d'un poële bien échauffé pendant tout le reste du temps. Lorsque le retour de la belle saison

les invite à cultiver la terre pour ſe procurer leur ſubſiſtance, ils ſe contentent de retourner une ſeule fois le gazon. Ils n'y répandent point d'engrais, & la terre, ſans être ameublie par la herſe, reçoit la ſemence qu'ils y jettent, & ils ne s'en inquiétent qu'au moment de la recolte.

Le climat influe beaucoup ſur le tempérament des habitans de cette Colonie. Il porte le corps & l'eſprit, & ſinguliérement l'eſprit à cette exceſſive indolence. La chaleur de l'été affoiblit les forces de l'âme, & jette dans tout le genre nerveux une eſpéce de laſſitude qui s'oppoſe aux progrès de l'induſtrie. L'hyver, qui eſt un autre extrême, glace, reſſerre, engourdit toutes les facultés actives de l'eſprit.

Il faut ajouter à cela que le goût univerſel pour les amuſemens dans

cette saison & qui est nécessaire pour en prévenir les mauvais effets, donne une habitude de dissipation & de fainéantise qui rend le travail plus difficile, plus fâcheux, plus incommode lorsque la belle saison reparoît.

La religion qu'ils suivent offre avec cela des obstacles qui nuisent à l'industrie & à la population. Les fêtes nombreuses les accoutument à l'oisiveté, & les Couvens enlévent à la Société un grand nombre de sujets qui lui seroient utiles. C'est ainsi que la paresse & les abus qui se glissent dans la pratique de la Religion, s'opposent aux vœux de la Providence & rendent la bonté du Ciel inutile.

Je suis étonné que les François, qui sont de bons politiques, n'aient pas fixé le nombre des Couvents & des Sujets qui doivent les peupler,

& qu'ils n'aient pas diminué la multitude des Fêtes. L'intérêt de la population & de l'induſtrie, qui ſont les principales forces des Etats, les y excite ſi puiſſamment, que je ne doute pas qu'ils ne fiſſent ſur ce point quelque ſage régle[illegible]

C'eſt ce qui eſt cauſe que les Colonies Angloiſes de l'Amérique, ſont beaucoup plus peuplées que celles de France. Je ne vois point d'abus plus funeſte dans une Nation, que d'encourager, ſous quelque prétexte que ce ſoit, le Peuple à l'oiſiveté, & de prétendre faire une vertu du célibat parmi la jeuneſſe.

Je crois qu'il ne ſeroit pas difficile de réformer ces abus dans le Canada, ſans porter d'atteinte ni d'altération aux Dogmes de la Foi des Habitans. Il ſeroit injuſte, inhumain & peu ſage, de les gêner dans la liberté de

rendre un culte à la Divinité de la maniere qu'ils croyent la meilleure... Mais il seroit bon, en même tems, de mettre des bornes aux inconvéniens qui en peuvent résulter...

J'ai l'honneur d'être, &c.

FERMOR.

LETTRE CXIX.

Miſs Emilie Montague, à Madame Melmoth.

A Sillery, ce 8 Avril 1767.

JE penſois bien, Madame, que ma conduite, qui vous a déja paru ſi ſinguliere à l'égard du Chevalier Clayton, vous paroîtroit encore plus extraordinaire dans l'occaſion préſente. Je ne l'ai point épouſé parce que je ne l'aimois pas : mais j'aime Rivers. On n'a jamais reſſenti de tendreſſe plus vive que la mienne : il le ſçait, &, cependant, je refuſe de lui donner la main. C'eſt une contradiction qui doit me faire paſſer, dans votre eſprit, pour une fem-

me indéfiniſſable, & qui ne ſe laiſſe uniquement guider que pas des caprices extravagans. Je ne me plains point des reproches que vous me faites à ce ſujet. Ne vous imaginez pourtant pas que j'aye perdu le bon ſens. Rivers eſt, à mes yeux, le plus aimable, le plus tendre & le meilleur de tous les hommes. Le plus grand bonheur que je puiſſe ſouhaiter, eſt de paſſer mes jours avec lui dans la douce union qui doit être l'effet d'une tendreſſe telle que nous l'avons l'un pour l'autre. Je ne peux pas même ſupporter l'idée qu'il pourroit en épouſer une autre que moi. Mais dois-je céder à ſon empreſſement, lorſque ſa ruine ſeroit l'effet infaillible de notre mariage? Dois-je le condamner à un éxil perpétuel dans le Canada? Ne mettrois-je pas un obſtacle éternel au ſuccès

des vues qu'il doit avoir dans ſon Pays, & que ſa naiſſance, ſes liaiſons, ſes talens, ſon âge, doivent l'exciter à ſuivre ? Je ſuis ſon amie, & il eſt de mon devoir de faire céder l'intérêt de l'Amante à ſon bonheur.

Sa tendreſſe l'aveugle. Il ne voit d'autre objet que moi dans tout l'Univers. Mais ſouffrez, Madame, que j'interroge ici votre candeur ? Me conſeilleriez-vous de ſaiſir ce moment d'yvreſſe pour lui faire faire une choſe qui ſeroit ſi contraire à ſes intérêts? Je ſuis ſûre que non. Nous n'avons donc l'un & l'autre qu'un parti à prendre ; c'eſt de retourner en Angleterre. Je me retirerai chez ma parente ; & lui, au milieu de ſa famille, de ſes alliés, de ſes amis, pourſuivra la fortune à laquelle il eſt deſtiné. Son Emilie pourroit-elle

elle ſouffrir qu'on pût lui reprocher de l'avoir arrêté dans la carriere d'une ambition qu'il lui ſied ſi bien d'avoir ? Ne dois je pas plutôt l'encourager à ne rien négliger pour ſuivre une entrepriſe auſſi digne de lui ? Son mérite n'eſt pas fait pour être enſeveli dans les déſerts du Canada. Le ſéjour de la barbarie & de l'ignorance ne doit jamais être l'aſyle d'un homme qui peut aſpirer aux honneurs & à la fortune qui l'attendent dans ſa patrie.

J'ai donc recours à vous, Madame. Je vous prie de le détourner du deſſein qu'il a de ſe fixer en Canada. Le mariage de ſa ſœur a, en quelque ſorte, diſſipé les courſes qui l'avoient obligé de venir ici. Il n'a plus de motif d'y reſter, que ſa tendreſſe pour moi. On me blâmeroit de l'y retenir. Dites-lui, je

vous prie, que je ne l'épouſerai point au Canada. Je ſçais que ſon abſence affecte ſenſiblement ſa mere. Enfin, ſon retour en Angleterre eſt très-eſſentiel à ſon propre bonheur, &, s'il le faut dire, il eſt eſſentiel au mien. J'aurois un reproche continuel à me faire de ne le pas voir dans une ſituation digne de lui & dont je l'aurois privé. Je n'ai point d'ambition pour moi-même; mais j'en ai pour lui. Je ſuis orgueilleuſe de le voir tel qu'il doit être; & s'il m'aime, il ſatisfera ces deux paſſions. Ah! qu'il laiſſe le Canada à ceux que l'intérêt & le devoir y retiennent! J'eſpére qu'il prendra ce parti. Pour moi je me contente d'être aimée. Je laiſſe le reſte au temps. La plus grande obligation, Madame, que je puiſſe jamais vous

avoir, c'eſt de le perſuader de retourner en Angleterre.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXX.

Miſs Fermor, à Madame Temple.

A Sillery, ce 9 Avril.

JE ſuis ſeule ici, ma chere Lucie. Votre frere eſt allé à Montréal pour voir des terres qu'on lui propoſe, & Emilie alla hier à Québec. Une Dame de ſa connoiſſance y eſt arrivée de la nouvelle Yorck, & elle n'a pû ſe diſpenſer d'aller lui tenir compagnie. Cela durera, peut-être, quinze jours.

Je m'apperçois déjà de ſon abſence. Fitzgérald fait ſes efforts pour me la rendre moins ſenſible: mais il n'y réuſſit pas. Sçavez-vous qu'il commence à devenir très-

preſſant ? En vérité, je ne ſçais ſi je pourrai réſiſter long-temps à ſes attaques. Le retour du beau temps le favoriſe. L'hyver avoit pour ainſi dire glacé toutes les avenues de mon cœur ; mais la douce chaleur du ſoleil d'Avril, fait fondre cette glace, & le cœur s'échauffe & s'ouvre comme le ſein de la terre. La tigreſſe la plus féroce n'étoit pas plus cruelle que je l'étois pendant le froid... mais je ne peux plus répondre de rien aux approches du mois de Mai... Il ranime toute la nature.

Il y a beaucoup d'apparence que mon pere prend un vif intérêt à Fitzgérald. Mais il ne m'en dit rien. Il croit qu'il ne ſeroit pas prudent pour le ſuccès de ſes vuës de me faire connoître qu'il déſire qu'elles réuſſiſſent. S'imagine-t-il que je ne le devine pas ?

La décence, il en faut mettre en tout, m'obligera de lui demander gravement ce qu'il penſe ſur ce point... Mais j'attendrai que je ſois bien déterminée : l'uſage veut qu'on ne demande conſeil à ſes amis que lorſqu'on peut leur dire la réſolution qu'on a priſe ſoi-même.

Une lettre d'Emilie ?... Mais quel tiſſu d'abſurdités ! Je ne conçois rien à ces *tendres amantes* : elles ſe forgent des idées ſi ſingulieres ! Adieu, il faut lui faire réponſe.

BELL FERMOR.

P. S. Je craignois que votre frere n'eût encore trouvé le Chevalier à Montréal : mais il en étoit parti depuis quelques jours. Cette nouvelle m'a fait plaiſir. Rivers a beaucoup de bon ſens ; ſes égards pour Emilie le rendent encore plus circonſpect. Le Chevalier eſt froid à la

glace : malgré cela, j'appréhendois qu'il n'y eût entr'eux quelque querelle, & quoiqu'un duel releve la gloire d'une Héroïne de Roman, Emilie n'auroit point du tout été contente de cette aventure.

LETTRE CXXI.

Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.

Ce Jeudi matin.

N'Oublierez-vous pas, chere amie, qu'il y a ce ſoir aſſemblée chez le Gouverneur?... Tâchez, je vous prie, de vous placer auprès de Madame Deſroches. Croyez-vous qu'elle aie reçu des nouvelles de Rivers? Faites-moi le plaiſir de vous en informer ſans paroître avoir deſſein de le ſçavoir. Je n'oſe le lui demander moi-même, & je ſerois fort curieuſe d'en être inſtruite.

Vous penſez bien que ce n'eſt point la jalouſie qui excite en moi ce mouvement de curioſité. Mais j'aurois le plaiſir de donner un plus

grand prix à ſes lettres, ſi j'étois ſûre qu'il n'a point écrit à d'autres perſonnes... Je ſuis loin de déſapprouver l'amitié qu'il a conçue pour Madame Deſroches. Elle eſt aimable & mérite les ſentimens qu'il a pour elle; mais ce ſeroit, ma chere, une cruauté de ſa part, que d'encourager une affection qui lui feroit traîner une vie languiſſante, ſi elle ne la ſurmontoit pas. Je ne ſerois point fâchée qu'il lui écrivît ſi elle étoit dégagée de ſa paſſion... mais vous ſçavez qu'elle l'adore. C'eſt lui faire un tort irréparable que de lui écrire dans une pareille circonſtance. C'eſt autant pour elle que pour moi que je ſuis inquiète de ce que Rivers a fait à ce ſujet.

Liſez la lettre qu'il m'écrit. Avez-vous jamais rien lû d'auſſi tendre, d'auſſi paſſionné? Il excelle en tout. Ses lettres, ſa converſation réuniſ-

ſent tout ce qui peut doucement engager, tout ce qui peut gaiement enchanter le cœur d'une femme.

Je n'ai même point vû d'Etrangers qui ne l'écoutaſſent avec la plus grande attention & avec un plaiſir dont à peine ils pouvoient ſe rendre raiſon.

Il intéreſſe tout le monde ſans le vouloir & malgré lui. Mais lorſqu'il veut plaire, lorſqu'il s'adreſſe à celle qu'il aime, lorſque ſes yeux parlent le doux langage de ſon cœur, & que ſon Emilie y lit un nouvel aveu de ſa tendreſſe... lorſque ſa voix enchanteresſe exprime enfin les ſentimens de la plus noble des ames qui ait jamais animé une forme humaine... Ah! ma chere Bell, l'éloquence de Rivers ſemble être celle de la Divinité même...

Je fais une réflexion. J'ai envie de ne point aller ce ſoir chez le

Gouverneur. On voudroit me faire danſer, & je ne veux point danſer pendant que Rivers eſt abſent. Mon refus ne manqueroit pas de faire jaſer les obſervatrices ordinaires de nos actions. Je ne veux pas m'expoſer à leur caquet. Je reſterai chez moi, & j'écrirai à Rivers. Auſſi-bien ai-je beaucoup de choſes à lui dire. On eſt ſi interrompu à Québec que je n'aurois, peut-être, pas le temps d'ici à lundi de les lui expliquer toutes. J'aurai, du moins, la ſoirée à moi... Mais vous viendrez me voir.

Emilie Montague.

LETTRE CXXII.

Miſs Bell Fermor à Miſs Emilie Montague.

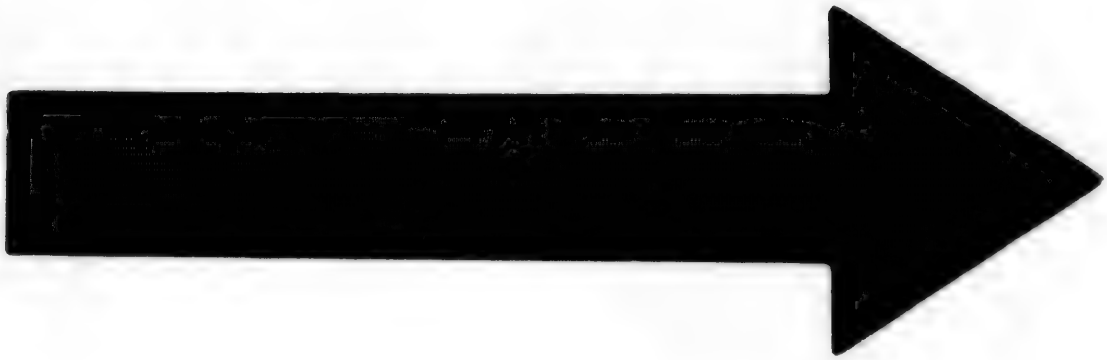
Jeudi matin.

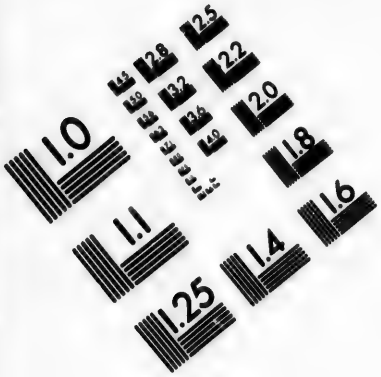
TRanquiliſez-vous. Je vous garantis que Madame Deſroches n'a point reçu de lettres de Rivers. Mais quand elle en auroit reçu, quel mal à cela? Que vous importe à qui il écrive? Ne vous aime-t-il pas? N'êtes-vous pas ſûre de lui? Je ſerois très-fâchée de faire à Madame Deſroches la moindre queſtion ſur ce qui vous inquiète : ne voyez vous donc pas que ce ſeroit lui donner une eſpéce de triomphe?

J'irai vous voir à ſix heures, & je compte vous trouver plus parée qu'à

l'ordinaire. Cela veut dire que je ne prétends pas que vous reſtiez chez vous. Je veux que vous veniez chez le Gouverneur ; je veux même que vous danſiez. Ces ſacrifices tiennent de l'enfantillage & ne ſignifient rien. En vérité, il eſt étonnant que vous ſoyez encore auſſi neuve en amour. On vous prendroit preſque pour le pendant de l'Héroïne du Comte de Douglas. Rivers ſeroit très-fâché à cauſe de vous d'apprendre que vous n'auriez point danſé. . Peut-être ſeroit-il fort aiſe, cependant, que vous en euſſiez eû l'idée pendant un moment ; mais je ſuis ſûre qu'il vous gronderoit d'y avoir perſévéré... Ah ! voilà bien, diroit-il, la conduite d'une jeune infatuée de dix-ſept ans... Mais Emilie qui en a vingt-quatre ?... Il auroit raiſon. Vous ne ſeriez pas excuſable.

Je vous fais, moi, un ſacrifice





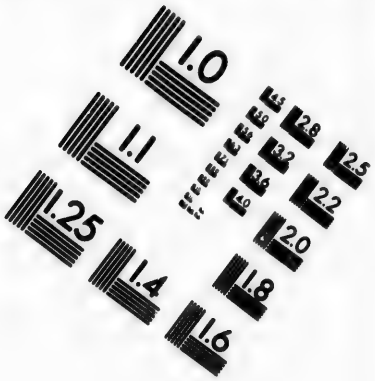
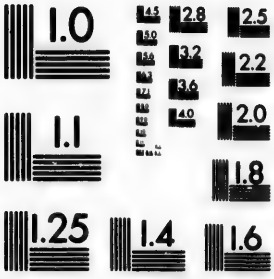
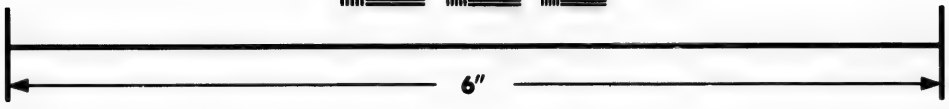


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

dont vous devez ſûrement me ſçavoir gré. Je vous abandonne Fitzgérald pour toute la ſoirée. Le Colonel H. ſera ſon Subſtitut & me fera danſer. Tout cela eſt déja réglé, & je crois que Fitzgérald vaut bien le divin Orateur dont l'abſence vous cauſe tant de petits chagrins.

Adieu. Sur-tout ſoyez prête.

BELL FERMOR.

LETTRE CXXIII.

Miſs Emilie Montague, à Miſs Bell Fermor.

A Québec, ce ſamedi matin.

JE ne me pardonne pas les impreſſions de haine que j'avois reſſenties contre Madame Deſroches. Elle paſſa hier la journée avec nous. Je m'appercevois qu'elle avoit quelque choſe d'inquiétant dans l'eſprit. Elle me pria l'après-dînée de paſſer avec elle dans mon appartement. J'y conſentis en me faiſant un effort; & elle m'ouvrit ſon cœur au ſujet de Rivers.

C'eſt, peut-être, de toutes les femmes la plus noble & la plus aimable. Je n'ai été, à ſon égard,

qu'une femme injuſte & capricieuſe. La haine que je lui portois étoit indigne de mon caractère... Je rougis d'avoir eû un ſentiment auſſi bas, tandis que je ne devois, au contraire, qu'admirer la généroſité des ſiens.

Ah! devois-je ainſi la déteſter? N'étoit-elle pas dans l'affliction? N'étoit-ce pas une raiſon pour exciter plutôt ma bienveillance? Ne l'avois-je pas privée de tout eſpoir d'être aimée? Devois-je encore lui envier le plaiſir de jouir de ſa préſence? Sûre d'être aimée de Rivers, n'étoit-ce pas une cruauté de déſirer qu'il lui retirât même ſon amitié? Elle avoit les raiſons les plus fortes de me haïr. Elles ont gliſſé ſur ſon âme. J'aurois dû l'aimer & la plaindre.

Il n'y a point de malheur qui puiſſe égaler celui d'aimer Rivers

ſans eſpoir de retour. Elle l'a cependant éprouvé ſans ſe plaindre ; elle a même eû le courage d'être la confidente de ſa paſſion pour moi. Le croiriez-vous, ma chere Bell ? Il lui avoit avoué toute la tendreſſe que je lui ai inſpirée. Il la lui avoit peinte avec des couleurs ſi vives, que toute autre qu'elle qui auroit pû écouter la raiſon, auroit perdu tout eſpoir de le toucher ; » mais » llamour, m'a-t-elle dit, qui ſe » fait un jeu cruel de nous flater & » de nous tromper, m'a fait ſuppo- » ſer qu'il étoit poſſible que vous » puſſiez le refuſer. Je me ſuis ima- » giné que la reconnoiſſance alors » pourroit l'attendrir en faveur d'une » femme qui l'aime d'une maniere » auſſi pure & auſſi déſintéreſſée que » moi. Mais mon voyage à Québec » a déchiré le voile magique que

» l'amour avoit étendu ſur mes yeux.
» Je ſuis convaincue que l'eſpoir qui
» m'étoit venu luire n'étoit qu'un
» vain preſtige. J'ai d'abord vû que
» vos âmes étoient formées l'une
» pour l'autre ».

» Je vous avoue, continua-t-elle,
» que je l'aime encore avec la mê-
» me ardeur : mais ne vous effrayez
» point de ma paſſion. Je ne puis
» faire le bonheur du plus aimable
» des hommes : tous mes vœux ſe
» réuniſſent pour que vous le ren-
» diez heureux ; & je ſuis enchantée
» de vous en trouver plus digne que
» moi.

» Vous avouerai-je, cependant,
» une foibleſſe que je me reproche ?
» Vous me parûtes, au premier aſ-
» pect, une rivale ſi dangereuſe que
» je ne pus défendre mon cœur de
» céder à une impulſion de haine.

» La raiſon ne tarda pas à diſſiper » cette indigne ſenſation. Il m'en a, » cependant, couté des efforts pour » la vaincre. La complaiſance de » Rivers n'y a pas peu contribué. » Ses attentions diſſipoient un peu » mon chagrin & me donnoient » plus de force pour vous voir avec » tranquilité; mais la partie de bal à » la campagne manqua de détruire » tout ce que la réflexion avoit ga- » gné ſur mon eſprit. La tendreſſe » que ſes yeux vous exprimérent ce » jour-là, comparée avec les ſimples » attentions qu'il eut pour moi, me » cauſa une peine extrême.

» C'eſt, cependant, à cette in- » différence ſenſible que je dois l'eſ- » péce de tranquilité dont je jouis » maintenant. Elle me fit voir que » je n'avois d'autre parti à prendre » que de ſurmonter une paſſion qui

» feroit le malheur de ma vie, ſi je
» m'obſtinois à l'entretenir... Je me
» défie encore de ma fermeté, & je
» ne ſçais qu'un moyen de la con-
» ſerver. C'eſt de ne plus revoir Ri-
» vers. Je ſuis réſolue de retourner
» chez moi auſſi tôt que je pourrai
» traverſer la riviere avec ſûreté. Il
» ne ſera pas encore de retour.
» Mais j'ai une grace à vous deman-
» der. Engagez-le, je vous prie, à
» ne point venir s'établir dans mon
» voiſinage. La délicateſſe de mes
» ſentimens pour lui, ſemble exiger
» de la ſienne qu'il ne trouble point
» le repos de ma vie. Je ne pourrois
» pas répondre de mon cœur ſi je
» continuois à le voir. Ce n'eſt qu'en
» fuyant qu'on peut ſe défendre des
» atteintes de l'amour. L'abſence de
» Rivers, dans ma ſituation, étoit
» le plus grand bonheur qui pût

» m'arriver. Elle a donné du loiſir à
» ma réflexion. Je vois de plus en
» plus combien votre caractère eſt
» aimable; votre tendreſſe pour lui
» me fait un plaiſir infini. Je ſerois
» au déſeſpoir d'avoir à me repro-
» cher la ſeule idée même de pou-
» voir altérer votre bonheur réci-
» proque. J'ai, cependant, un eſ-
» poir. Vous ne voudrez, ſans dou-
» te, pas me défendre le tendre
» reſſouvenir que je conſerverai
» toujours d'un homme qui auroit
» pû faire mon bonheur, s'il ne
» vous avoit pas connue... Je vous
» crois le cœur trop bien placé pour
» haïr une femme qui vous eſtime,
» qui ſollicite même votre amitié,
» quoique vous ſoyez ſa rivale heu-
» reuſe.

Ah! ma chere Bell, que cette conduite m'a vivement touchée. J'en

ai verſé des larmes. Nous nous ſommes embraſſées avec tranſport; & ſi mon cœur, mon foible cœur, ne ſe trompe pas, j'aime Madame Deſroches.

Elle ſouhaite que Rivers retarde ſon retour afin de pouvoir partir ſans le revoir. » Il n'y a, dit-elle, » que l'amour qui puiſſe excuſer le » voyage imprudent que j'ai fait; » c'eſt une indiſcrétion qui, peut-» être, donne ſujet à la méchanceté » de ſe déchaîner contre moi ». Mais quelle franchiſe, quelle ſincérité, quelle généroſité n'a-t-elle pas montrée dans tout ce qu'elle m'a dit!

Que je ſuis au-deſſous d'elle, ma chere! Je rougis lorſque je fais la comparaiſon de ſon caractère & du mien. Mon ame ſe ſouléve de voir la ſienne infiniment plus élevée. Ah!

comment Rivers ne lui a-t-il pas donné la préférence ſur moi? Et c'eſt cette femme qui ne me paroiſſoit dominée que par la vanité! que ma mépriſe m'humilie!

Je me connois aſſez bien, ma chere Bell, pour être ſûre que le mérite des autres ne me cauſe point d'envie. Cependant, l'excès de mon amour pour Rivers me fait craindre toutes les femmes qui pourroient être mes rivales.

Le mérite de Madame Deſroches m'offenſa. Les qualités aimables de ſon eſprit me firent de la peine: mon dépit ne les attribua qu'à l'affection. Je ne pouvois ſouffrir qu'on la trouvât ſeulement agréable. Hélas! cette injuſtice n'étoit pas dans mon cœur: elle venoit de l'amour.

Ne trouvez-vous pas qu'elle a raiſon de ne plus le revoir? Je l'ad-

mire. J'applaudis à ſa réſolution. Mais, dites-moi, penſez-vous qu'elle y perſévéreroit ſi elle l'aimoit autant que moi? Elle a, peut-être, déja aimé, & ſon cœur a perdu quelque choſe de ſa premiere ſenſibilité.

Je voudrois que toutes ſes qualités aimables fiſſent autant d'impreſſion ſur mon cœur que ſur ma raiſon. Je l'eſtime, je l'admire, je peux même dire que je l'aime; mais ſi Rivers revenoit avant qu'elle partît, ces ſentimens ne tiendroient pas contre ſon retour. Ils s'affoibliroient ſenſiblement. La plus légére préférence ou réelle, ou qui ne ſeroit que l'effet de mon imagination, me feroit retomber dans toutes les foibleſſes dont elle a été l'objet. J'adore, j'idolâtre la beauté de ſon caractère: mais je ne puis vaincre la répugnance

répugnance que j'ai à cultiver ſon amitié. Cela eſt au-deſſus de mes forces.

Je ne puis vous aller voir : mais vous êtes libre. Venez de grace à Québec, j'ai tant de choſes à vous dire ſans celles que je vous écris ! Adieu, je compte ſur vous tantôt.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXIV.

Sir Fermor au Comte de ....;

A Sillery, ce 14 Avril.

J'Avoue, Mylord, que l'Angleterre eſt peuplée : mais elle ne l'eſt qu'en proportion de ſon étendue, & elle ne peut pas fournir à la population de ſes Colonies. Ses Habitans lui ſont d'ailleurs trop utiles pour qu'on en doive ſouffrir l'émigration. Ce n'eſt tout au plus que ce qu'on pourroit tolérer ſi elle ne pouvoit pas les occuper.

Notre intérêt d'avoir des Colonies n'eſt, cependant, pas problêmatique. Elles ſont abſolument néceſſaires à notre commerce. Elles ſont la ſource la plus ſûre & la plus

abondante de notre opulence. C'eſt d'elles, principalement, que dépend l'exiſtence de notre puiſſance comme Nation commerçante. Il eſt donc très-eſſentiel que l'attention du Gouvernement ſe porte, ſans ceſſe, à en accroître la population & à les rendre plus floriſſantes.

Mais il n'eſt pas moins intéreſſant, en même temps, que cette population ne s'augmente pas au détriment de celle de l'Angleterre. C'eſt ce qui rend l'acquiſition que nous avons faite d'un peuple auſſi nombreux que celui du Canada très-précieuſe. On nous auroit donné une étendue de terre déſerte & inculte, encore plus grande, que nous n'en retirerions pas tant d'avantages.

Les Anglois ne ſont pas propres à devenir les premiers Colons d'un pays déſert, ni à défricher des terres neuves. Attachés à leur pays na-

tal, ils ne le quittent qu'avec peine & à la derniere extrémité... La portion induſtrieuſe du peuple ne paſſe point dans les Colonies, & l'on n'y voit arriver que des eſſaims de vagabonds, de libertins, & de gens livrés à la pareſſe & à l'oiſiveté qui ne valent rien nulle part. Les Anglois, d'ailleurs, quoique induſtrieux, actifs & entreprenans, craignent la fatigue & les beſoins inévitables d'un établiſſement naiſſant.

Les Allemands, au contraire, avec la même utilité, ont une patience, une perſévérance, une ſobriété qui les rend, peut-être, le peuple de l'Europe le plus propre à cultiver un nouveau pays. On ne peut trop les exciter à venir s'établir dans nos Colonies. C'eſt acquérir un accroiſſement de force réelle ſans affoiblir l'Angleterre. Hé ! pouvons-nous donner trop de ſoins pour y retenir

le peuple ? La raiſon & l'expérience concourent depuis long-temps à prouver qu'un peuple induſtrieux n'eſt jamais trop multiplié.

Ce n'eſt pas parce que les terres étoient inſuffiſantes autrefois pour nourrir les peuples du Nord qu'ils abandonnerent leur pays ; c'eſt qu'ils étoient trop pareſſeux pour les cultiver. C'étoient des peuples féroces, ignorans, groſſiers, livrés à l'ardeur de la guerre, tels que ſont les Sauvages de l'Amérique. Toute autre occupation leur paroiſſoit indigne de l'homme ; le défaut d'induſtrie, le mépris barbare qu'ils faiſoient de l'Agriculture & de tous les Arts utiles, furent la cauſe de leurs émigrations ſucceſſives.

L'Angleterre ſe dépeuple d'une maniere ſenſible ; cela ſe voit au premier coup d'œil. La raiſon en eſt facile à concevoir. On a pris la

méthode de réunir les petites Fermes pour en former de plus grandes que l'on convertit en pâturages. C'eſt porter le découragement dans l'Agriculture. On a recherché les cauſes qui nous ont fait manquer de pain ; mais on n'a pas voulu voir celle-là. Il n'y en a pourtant pas d'autre. C'eſt elle auſſi qui empêche nos payſans de ſe marier... Enfin, l'Agriculture qui étoit ſi active en Angleterre, diminue & périt ſans ceſſe ; & ſi ceux qui poſſédent de grandes terres n'ont pas aſſez de vertu pour remédier à ce mal en les diviſant, il deviendra deſtructif.

Mais je m'éloigne de mon objet. Je ne voulois vous parler que du Canada. Puiſſions-nous conſerver un ſi grand nombre de ſujets ! Il faudroit pour cela les gouverner avec bonté ; les exciter à parler notre langue, leur faire connoître la

douceur de nos loix & leur inſpirer l'idée qu'elles ſont faites pour rendre un peuple heureux. Il faudroit, en même temps, tourner leur eſprit à l'induſtrie & au commerce. C'eſt l'unique moyen de leur procurer de l'aiſance & d'augmenter leur nombre. Tout cela n'eſt pas impoſſible ; cela n'eſt que difficile à faire.

Mes lettres ne ſont pour ainſi dire qu'un paſſage d'une choſe à l'autre. Je crois vous avoir déja dit quelque choſe du climat : mais voici ce qu'il opére ſur la ſanté. L'air eſt très pur, très-ſerein. On vit ici juſqu'à un âge fort avancé, ſans infirmité... mais la pulmonie ne laiſſe pas que de faire des ravages parmi la jeuneſſe. La vieilleſſe fait ſes impreſſions ſur le peuple beaucoup plutôt qu'en Europe. C'eſt ce qui fait dire

à ma fille qu'elle déteſte un pays où la vieilleſſe ne ſe prolonge qu'en abrégant le temps de la jeuneſſe.

Les maladies des pays froids ne proviennent que du défaut de tranſpiration. L'exercice & la diſſipation auxquels on ſe livre ici, ſont les meilleur médecins dont on puiſſe emprunter le ſecours.

J'ai quelques détails à vous faire ſur les productions naturelles du Canada. Il y en a beaucoup qui ne ſe trouvent point dans d'autres pays. La Providence a voulu que chaque Contrée du Monde eût ſes productions particulieres pour entretenir des communications entre les Nations les plus éloignées. Un homme qui fait croître dans un pays un grain, un fruit, ou même une ſimple fleur, qui n'y étoit pas auparavant, mérite, ſelon moi, plus de

louanges qu'un Héros. C'eſt un bienfaiteur du genre humain, un créateur qu'on doit bénir. Cela fera l'objet d'une autre lettre.

J'ai l'honneur d'être

G. FERMOR.

LETTRE CXXV.

Le Colonel Rivers, à Miſs Emilie Montague.

A Montréal, ce 14 Avril.

JE ne m'attendois pas, je vous l'avoue, ma chere Emilie, que vous inſiſteriez à me détourner de ce deſſein. Quoi! tout ce que je vous ai dit à ce ſujet n'a pû vous réſoudre à l'approuver? Eſt-il poſſible que vous puiſſiez ne point vouloir ce qui aſſureroit mon bonheur, & ce qui n'étoit pas moins eſſentiel au vôtre? Je croyois ne mêtre pas trompé. J'excuſois, j'admirois même votre ſcrupule: c'étoit la crainte & le ſentiment d'un cœur généreux: mais après avoir combattu vos raiſons

par des motifs auſſi forts, devois-je ſoupçonner que vous me les oppoſeriez encore ?.. Ah ! vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

Eſt-ce que votre cœur ſoupçonneroit que le mien regarderoit le Canada comme un exil en m'y établiſſant avec vous ?.. Examinez-vous, ma chere Emilie, & dites-moi ſi votre averſion pour ce pays-ci n'eſt pas plus forte que votre tendreſſe pour moi.

Je vous l'avoue. Je ſuis ſenſiblement affecté de la force avec laquelle vous preſſez Madame Melmoth, de me diſſuader de me fixer en Canada. Avec quelle ardeur vous deſirez que je retourne en Angleterre !... Il ſemble que vous ne voyiez pas que cela formeroit une barriere éternelle entre nous, ou plutôt... Hélas ! ma belle Emilie, il n'y a que le jugement qui puiſſe approu-

ver vos raiſons ; mais l'amour les rejette. Eſt ce à l'ambition, dans cette concurrence, à remporter la victoire ſur la tendreſſe ?.. Vous vous croyez généreuſe : vous n'êtes qu'indifférente : fille inſenſible ! vous ne connoiſſez pas l'amour.

Ecrivez-moi ſur le champ, je vous prie. Que les plus légéres émotions de votre âme ſe retracent de cette maniere à mes yeux. Je tremble de m'appercevoir que votre affection ſoit moins vive que la mienne.

Adieu. Songez que je ſuis dans la peine & qu'il n'y a que votre réponſe qui puiſſe m'en tirer. Se peut-il qu'Emilie aie ceſſé d'aimer celui qui ne voit d'autre objet qu'elle dans tout l'Univers ?

RIVERS.

Vous ne connoiſſez pas le cœur de votre amant : vous ſuppoſez qu'il

à une autre ambition que celle d'être aimé de vous.

Mais que viens-je de relire dans votre lettre ? *Vous ne m'épouſerez pas en Canada.* Oh Ciel ! Et c'eſt vous Emilie qui avez prononcé cet arrêt ? Vous n'avez donc pas ſongé que ma fortune n'eſt pas aſſez conſidérable pour que je vous épouſe en Angleterre ?... Ah ! je n'ai pas beſoin de votre réponſe pour ſçavoir ce que vous penſez... mon malheur eſt certain.

LETTRE CXXVI.

Miſs Emilie Montague au Colonel Rivers.

A Québec, ce 17 Avril.

QUe votre derniere lettre, mon cher Rivers, eſt différente de toutes celles que vous m'avez écrites précédemment ! Qu'ai-je donc fait qui puiſſe m'attirer des ſoupçons auſſi injuſtes ? Que les hommes ſont peu équitables dans toutes les liaiſons qu'ils ont avec notre ſexe !

Je ne connois donc pas l'amour ! Et c'eſt de l'homme qui m'inſpire une paſſion auſſi vive que vient ce reproche cruel ? Je ferois tout pour le rendre heureux ; je ſacrifierois ma vie, s'il le falloit, pour faire ſon

bonheur. O Ciel ! Et il doute un ſeul inſtant de la tendreſſe de ſon Emilie ? Ses yeux, ſon air, ſes regards, ſon indiſcrétion même ne vous ont ils pas dit mille fois, & malgré elle, le ſecret de ſon cœur ? Vous l'avez ſçu long-temps avant qu'elle fût perſuadée que vous l'aimaſſiez vous même.

Que ne puis-je ſonger, hélas ! qu'à ma propre ſatisfaction ! Je vivrois contente, avec vous, au milieu d'un déſert. Tous les lieux, toutes les ſituations me ſeroient également agréables avec vous. Sans vous l'empire du monde entier ne cauſeroit pas le moindre plaiſir à votre Emilie.

Laiſſez-moi lire dans ces yeux qui me peignent le plus tendre amour, faites-moi entendre cette voix douce qui m'enchante, & je ſuis inſenſible à tout le reſte. Ce qui ſe paſſe au-

tour de moi n'attire point mon attention ; ce qui n'a point de rapport à vous s'évanouit comme ces ſonges du matin, dont l'impreſſion légére s'efface dans un inſtant. Mon âme remplie de la paſſion que vous m'inſpirez, ne peut s'occuper d'aucune autre idée. Le rang, la fortune, mes amis, mon pays natal, qui tant de fois m'a fait ſoupirer après le plaiſir de le revoir, ne me ſont rien quand je les compare à vous. Mon Rivers eſt ce que j'ai de plus cher, de plus précieux ; il me tient lieu de tout.

Je vous ai engagé à retourner en Angleterre ; c'eſt pour l'amour de vous. Je vous en prie encore. Je vous ſuivrai. Je vous jure par ma tendreſſe de ne jamais en épouſer une autre. Je vous verrai. Ce ſera avec un vrai plaiſir que je recevrai les tendres aſſurances de votre amour,

La fortune vous ſera plus favorable que vous n'oſez l'eſpérer. Elle nous unira, & nous jouirons de la ſatisfaction de ne point détruire le repos & la tranquilité de votre mere.

Vous voyez, mon cher Rivers, mon cœur à découvert. Vous a-t-il jamais été caché ? Je n'ai plus qu'une choſe à vous dire. Si vous perſiſtez dans votre deſſein, ſi tout ce que je vous y oppoſe ne peut vous empêcher de faire d'auſſi grands ſacrifices à votre tendreſſe ; parlez : je n'ai d'autre volonté que la vôtre.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXVII.

Sir John Temple, à Miſs Fermor.

A Londres, ce 17 Février.

LUcie vouloit vous écrire, ma charmante Bell. Madame Melville eſt venue paſſer quelques jours chez nous, & la compagnie aſſidue qu'elle eſt obligée de lui faire l'empêche d'avoir ce plaiſir. Elle m'a chargé de vous écrire pour elle; jugez de mon empreſſement à remplir ſes deſirs lorſqu'ils m'offrent l'occaſion de vous écrire auſſi pour moi-même.

Vous ſeriez-vous attendue, lorſque vous êtes partie pour l'Amérique, que je ſerois bientôt un homme qui pourroit diſſerter d'après lui-même ſur le bonheur ou le déſagré-

ment d'avoir une femme pour toute la vie? Je n'ai à vous parler que de félicité, de plaiſir, de raviſſement.

Je ſuis devenu d'une conſtance dont je ne me ſerois jamais cru capable... Vous confierai-je un ſecret? Oui, mais à condition que vous ne le direz à perſonne; on ſe moqueroit de moi. Je ne me ſuis pas ſenti la plus légére inclination pour d'autres femmes depuis que votre aimable amie me retient dans ſes chaînes. Je ne vois plus les belles qu'avec les yeux dont j'admire froidement un beau parterre d'Anemones ou d'Hyacinthes... Ses charmes ſont let ſeuls qui me touchent.

Vous ſçavez comme elle eſt belle; mais ce n'eſt pas ſa beauté ſeule qui m'affecte Il y a en elle un mêlange de délicateſſe, de vivacité, d'innocence, de modeſtie qui répand ſur

toute ſa perſonne des gtaces inexprimables. Chaque jour, chaque heure, chaque moment la fait paroître plus aimable à mes yeux.

Quel charmant ſourire ! Il ſemble que ce ſoit celui de l'ingénuité, de la tendreſſe. Quelle douce ardeur, quel plaiſir, quel feu dans ſes yeux! Que d'attentions engageantes & que je ne puis vous peindre ! L'amour ſeul en connoît le prix.

Mon bonheur ne peut s'exprimer. Ma tendreſſe eſt une eſpéce d'idolâtrie ; vous ne pouvez vous imaginer juſqu'à quel point cette femme charmante m'aſſervit.

Jugez-en par ce qu'elle exige de moi en ce moment. Elle veut abſolument que je finiſſe ici ma lettre. Je vous en ai, dit elle, aſſez dit : autre preuve de ſon empire! il faut que je la mene à l'Opéra avec Ma-

dame Melville. Combien de fois n'ai-je pas frondé cette complaisance dans d'autres maris! Mais elle me fait aimer ce que je trouvois de plus ridicule... Elle me dit de vous marquer qu'elle vous aime avec une tendreſſe infinie. Les belles femmes ne paſſent pas pour avoir beaucoup de ſincérité les unes envers les autres; je ſuis ſûr, cependant, de ſa candeur à votre égard.

Adieu, ma chere Bell. Brûlez ma lettre.

J. TEMPLE.

LETTRE CXXVIII.

Miſs-Bell Fermor, à Sir John Temple.

A Sillery, ce 18 Avril.

QUoi!...

Eſt-ce donc ici ce volage,
Ce perfide chéri, dont le papillonnage...

Et qu'a donc fait Lucie, mon cher Temple? De quel taliſman, de quel philtre enchanté s'eſt-elle ſervi pour vous captiver ainſi? Je ne ſçais ſi elle jouira bien paiſiblement de ſa conquête. Les femmes ne ſouffriront jamais qu'elle garde à elle ſeule un homme qu'elles ſe partageoient avec tant d'empreſſement. Je comptois moi-même avoir quelques droits ſur lui. Faut-il donc auſſi que j'y renonce? En vérité cela eſt dur.

Je vous dirai pourtant que vous avez beau aimer Lucie, vous ne l'aimez pas encore tant qu'elle le mérite... Une belle femme n'en peut certainement pas dire davantage en faveur d'une autre. Je ne crois, cependant, pas que votre idée sur la franchise, qui peut régner entr'elles, soit exacte. L'envie n'est guère le vice que de celles qui regrettent de n'avoir pas le pouvoir de plaire.

Je ne me place pas dans l'ordre des beautés; je crois n'être que passable, mais je suis trop vaine pour avoir de l'envie. Les belles femmes n'en sont pas toutes exemptes. Je le sçais. La rivalité excite en elles cette passion basse; elles devroient faire comme moi.

A vous dire le vrai, je crois que les femmes qui n'en sont point tourmentées sont, seulement, celles qui,

ſans être des beautés parfaites, ſont douées de ce *je ne ſçais quoi*, de ces graces ſans nom qui leur donnent le pouvoir de plaire ſans beauté. Leur miroir les avertit, ſans ceſſe, qu'elles n'ont pas le droit de recevoir tous les hommages qu'on leur rend, & contentes de ces hommages inattendus, elles n'envient rien aux autres.

Les belles femmes, au contraire, aſpirent à un empire univerſel, & font la guerre à toutes celles qui oſent le leur conteſter. Les accès de leur jalouſie m'amuſent; & je ne les imite point. C'eſt, peut-être, parce que je ſuis plus agréable que belle: c'eſt, peut-être, que ce *je ne ſçais quoi*, dont je vous parlois, me fait faire plus de conquêtes qu'à elles & qu'il me ſuffit. Je le préfére à la beauté depuis que Monteſquieu lui

a donné lui-même la préférence.
» Il y a quelquefois, dit-il, dans les
» perſonnes ou dans les choſes un
» charme inviſible, une grace na-
» turelle qu'on n'a pû définir &
» qu'on a été forcé d'appeller le *je ne*
» *ſçais quoi*. Il me ſemble que c'eſt
» un effet principalement fondé ſur
» la ſurpriſe. Nous ſommes touchés
» de ce qu'une perſonne nous plaît
» plus qu'elle ne nous a paru d'abord
» devoir nous plaire; & nous ſom-
» mes agréablement ſurpris de ce
» qu'elle a ſçu vaincre des défauts
» que nos yeux nous montrent &
» que le cœur ne croit plus. Voilà
» pourquoi les femmes laides ont
» très-ſouvent des graces, & qu'il
» eſt rare que les belles en ayent;
» car une belle perſonne fait ordi-
» nairement le contraire de ce que
» nous avions attendu; elle parvient

» à nous paroître moins aimable.
» Après nous avoir ſurpris en bien,
» elle nous ſurprend en mal : mais
» l'impreſſion du bien eſt ancienne,
» celle du mal nouvelle. Auſſi les bel-
» les perſonnes font elles rarement les
» grandes paſſions preſque toujours
» réſervées à celles qui ont des gra-
» ces ; c'eſt-à dire, des agrémens que
» nous n'attendions point & que
» nous n'avions pas ſujet d'attendre.
» Les grandes patures ont rarement
» de la grace, & ſouvent l'habille-
» ment des Bergeres en a. Nous ad-
» mirons la majeſté des draperies de
» Paul Véronèſe ; mais nous ſommes
» touchés de la ſimplicité de Ra-
» phaël, & de la pureté du Corrége.
» Paul Véronèſe promet beaucoup
» & paye ce qu'il promet ; Raphaël
» & le Corrége promettent peu &
» payent beaucoup, & cela nous
plaît davantage.

» Les graces ſe trouvent ordinai-
» rement plus dans l'eſprit que dans
» le viſage ; car un beau viſage pa-
» roît d'abord & ne cache preſque
» rien : mais l'eſprit ne ſe montre
» que peu à peu, que quand il veut,
» & autant qu'il veut. Il peut ſe cacher
» pour paroître & donner cette eſpé-
» ce de ſurpriſe qui fait les graces.

» Les graces ſe trouvent moins
» dans les traits du viſage que dans
» les manieres ; car les manieres naiſ-
» ſent à chaque inſtant, & peuvent
» à tous les momens créer des ſur-
» priſes. En un mot, une femme ne
» peut guère être belle que d'une fa-
» çon, mais elle eſt jolie de cent
» mille (*a*).

(*a*) Ceci eſt tranſcrit de M. de Monteſquieu même. On a vû précédemment un paſſage de Saint Evremont, & un autre de Madame de Maintenon : il ne faut point s'étonner s'ils ſont différens des originaux.

Quelle charmante Doctrine ! Que ce Monteſquieu eſt divin ! Comme il paſſe des ſujets les plus profonds aux plus agréables ! Je l'adore. Il donne à chaque femme le hazard de plaire ; il me place au-deſſus de milles autres femmes qui ſont plus belles que moi, il me donne un empire plus ſûr, il me promet que j'inſpirerai plus de paſſion qu'elles. Liſez ſes préceptes à toutes les jeunes perſonnes de votre connoiſſances. Il n'y a, peut-être, pas une douzaine de femmes dans le monde qui ne ſe croyent pas belles : mais il n'y en a pas une qui ne ſe pique d'être agréable, de poſſéder ce charme indéfiniſſable, ce *je ne ſais quoi*, dont on parle tant & que l'on pré-

Je ne les avois pas ſous la main, & je les ai rendus ſur la traduction que l'Auteur en avoit faite en Anglois.

fére à la beauté. Elles vous combleront de remerciemens... Elles couvriront de fleurs le buſte de l'Auteur qui leur donne tant d'avantages...

Que n'en ai-je ici pour orner ſon front! Cela me fait regretter votre climat ſombre & nébuleux... Vous jouiſſez, au moins, à préſent, des agréables productions du printems... Nous ne voyons encore qu'une plaine immenſe de neige.

C'eſt tout ce que je reproche au Canada. L'été y eſt charmant; l'hyver, malgré ſa rigueur, y eſt agréable. Mais, hélas! le printems, le gai printems y eſt inconnu. Nous paſſons, ſans intervale, de la ſaiſon des glaces aux plus grandes chaleurs. Nous perdons la charmante ſaiſon des amours.

Ils ne nous oublient, cependant, pas. Voilà une lettre de mon Idole...

ou plutôt de mon éher Idolâtre... Voyons. Que marque-t-il ?... Adieu, adieu. Cela vaut bien la peine de lui faire réponſe ſur le champ.

BELL FERMOR.

LETTRE CXXIX.

Miſs Bell Fermor au Capitaine Fitzgérald.

FOrt bien! Je vous le permets; vous pouvez venir. Auſſi-bien vais-je être ſeule; mon pere va à Québec, & j'aurai beſoin de quelque amuſement. Il y a quelque choſe d'aſſez plaiſant dans votre cher galithias. Vous avez raiſon. Cela fournira de quoi jaſer aux Dames de Québec. Un tête-à-tête avec un grand Irlandois n'échappera pas à leur pénétration. Venez, & venez vîte.

Bell Fermor.

Fin de la troiſieme Partie.